

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES RAPPORTS
DE LA
SIMULATION DE LA FOLIE
ET DE LA
DÉGÉNÉRESCENCE

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le Vendredi 23 Février 1900, à 3 h.

POUR OBTENIR LE GRADE DE

Docteur en Médecine

PAR

Jean-Marie-Edmond AUBRY

Né à Lunéville (M.-et-M.), le 27 Septembre 1876

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DES SCIENCES (PRIX DU P. C. N.)

INTERNE A L'ASILE DE MARÉVILLE

EXAMINATEURS DE LA THÈSE :	{	MM. DEMANGE	professeur.....	{	Président.
		ROHMER	professeur.....		Juges.
		ZILGIEN	agrégé.....		
		PARISOT	agrégé libre....		

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

NANCY
A. CREPIN-LEBLOND, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
21, RUE SAINT-DIZIER, 40, RUE DES DOMINICAINS
(Passage du Casino)

1900

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES RAPPORTS
DE LA
SIMULATION DE LA FOLIE
ET DE LA
DÉGÉNÉRESCENCE

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le Vendredi 23 Février 1900, à 3 h.

POUR OBTENIR LE GRADE DE

Docteur en Médecine

PAR

Jean-Marie-Edmond AUBRY

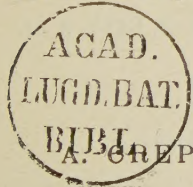
Né à Lunéville (M.-et-M.), le 27 Septembre 1876

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DES SCIENCES (PRIX DU P. C. N.)

INTERNE A L'ASILE DE MARÉVILLE

EXAMINATEURS DE LA THÈSE :	{	MM. DEMANGE	professeur.....	Président.
		ROHMER	professeur.....	Juges.
		ZILGIEN	agrégé.....	
		PARISOT	agrégé libre....	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.



NANCY

A. CREPIN-LEBLOND, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

21, RUE SAINT-DIZIER, 40, RUE DES DOMINICAINS
(Passage du Casino)

1900

FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

Doyen : M. GROSS *, I U.

Assesseur : M. BERNHEIM *, I U.

Professeurs honoraires : MM. HERRGOTT *, I U., HECHT *, I U., BEAUNIS *, I U.

Clinique médicale.....	M. BERNHEIM *, I U., professeur.
Clinique chirurgicale.....	M. GROSS *, I U., professeur.
Physique médicale.....	M. CHARPENTIER, I U., professeur.
Médecine opératoire.....	M. CHRÉTIEN, I U., professeur.
Clinique chirurgicale.....	M. WEISS, A U., professeur.
Chimie médicale et toxicologie	M. GARNIER, I U., professeur.
Clinique médicale.....	M. SPILLMANN, I U., professeur.
Clinique obstétricale et Accouche- ments.....	M. A. HERRGOTT, I U., professeur.
Médecine légale.....	M. E. DEMANGE, I U., professeur
Hygiène.....	M. MACÉ, I U., professeur.
Thérapeutique et Matière médicale....	M. SCHMITT, I U., professeur.
Anatomie pathologique.....	M. BARABAN, I U., professeur.
Anatomie descriptive.....	M. NICOLAS, I U., professeur.
Physiologie.....	M. MEYER, A U., professeur.
Pathologie gén. et Pathologie interne.	M. SIMON, I U., professeur.
Histologie.....	M. PRENANT, I U., professeur.
Histoire naturelle médicale.....	M. VUILLEMIN, A U., professeur.
Clinique ophtalmologique.....	M. ROHMER, I U., professeur.

Cours complémentaires

Clinique des maladies des vieillards...	M. P. PARISOT, I U., agrégé libre, ch. du cours
Clinique des maladies des enfants....	M. HAUSHALTER, A U., agrégé, chargé du cours
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées.....	M. FÉVRIER, *, A U., agrégé, ch. du cours.
Accouchements.....	M. SCHUHL, A U., agrégé, ch. du cours.
Pathologie externe.....	M. VAUTRIN, A U., agrégé libre, ch. du cours

Agrégés en exercice

MM. GUÉRIN, I U.	MM. ETIENNE.	MM. JACQUES, A U.
HAUSHALTER, A U.	ZILGIEN.	LAMBERT.
FÉVRIER, *, A U.	FROELICH, A U.	BOUIN.
GUILLOZ, A U.	SCHUHL, A U.	ANDRÉ.

Agrégés libres : MM. SCHLAGDENHAUFFEN, *, I U., VAUTRIN, A U., REMY, A U.,
P. PARISOT, I U.

M. F. LAMBERT DES CILLEULS, M, A U., Secrétaire.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les imputer.

A MA MÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

Les manifestations de la dégénérescence sont multiples. Un certain nombre d'entre elles n'ont rien de spécifique ; d'autres, au contraire, sont tellement caractéristiques que leur présence est un indice certain de déséquilibration. Telles sont par exemple les phobies, les impulsions et les obsessions. La simulation de la folie, en face d'un crime ou de la lutte pour l'existence, est regardée par plusieurs auteurs comme pouvant être rangée à côté de ces dernières dans l'apanage du dégénéré.

Cette opinion qui semble d'accord avec la majorité des faits, est loin d'être acceptée par tout le monde ; et c'est encore actuellement un point très discuté, de savoir si un simulateur peut être un individu sans tare.

Possédant un groupe d'exemples, dans lesquels les rapports de la simulation et de la dégénérescence paraissent évidents, nous les apportons en contribution à l'étude de ce point.

Après quelques réflexions et quelques notes bibliographiques, nous parlerons d'abord de la simulation à deux, encore peu décrites jusqu'ici, et dont nous rapportons un cas, puis de la simulation individuelle, et nous termine-

rons en exposant les conséquences pratiques qui résulteraient de notre étude.

Avant d'aborder cette étude, nous saisissons avec plaisir l'occasion d'adresser tous nos remerciements à M. le Docteur Paris, médecin en chef de l'Asile de Maréville. Malgré le temps très court dont nous disposions, il a bien voulu nous inspirer notre thèse, il ne nous a pas ménagé ses conseils et nous a permis de la mener à bonne fin. Nous le remercions aussi des nombreuses marques de sympathie dont il a fait preuve à notre égard, et qui nous ont rendu si agréable l'année que nous avons passée dans son service.

Nous le quittons avec regret, mais aussi avec l'espoir de retourner auprès d'un si bon maître, après avoir terminé notre service militaire.

Nous avons gardé de notre trop court séjour à la Faculté des Sciences, un excellent souvenir, nous éprouvons une grande satisfaction à remercier ici les professeurs habiles et dévoués que nous y avons rencontrés.

M. le Doyen Gross s'est toujours montré pour nous d'une extrême bienveillance, nous lui en exprimons toute notre gratitude.

M. le Professeur Demange nous fait l'honneur de présider notre Thèse, nous lui en adressons tous nos remerciements. Sa science de la médecine légale nous l'avait tout indiqué.

Nous rappellerons avec émotion le nom de M. Heydenreich, ancien Doyen, dans le service duquel nous avons débuté comme externe, nous garderons le meilleur souvenir de l'homme aimable et du savant professeur qu'il fut.

Nous n'oublierons pas les savantes cliniques de MM. les Professeurs Bernheim et Herrgott, dont l'enseignement, d'une merveilleuse simplicité, a facilité nos études.

A tous nos Maîtres de la Faculté, nous adressons nos remerciements, mais particulièrement à MM. les Professeurs agrégés Parisot et Guilloz.

Tous deux nous ont accueilli comme externe dans leurs services avec la plus grande bienveillance.

Ils ne nous ont épargné ni leur temps ni leurs conseils ; qu'il nous soit permis de leur exprimer notre gratitude pour la sympathie qu'ils nous ont témoignée.

Nous remercions enfin tous les amis que nous avons rencontrés au cours de nos études médicales, de leur aide et de leur obligeance ; notre reconnaissance leur est assurée.

PLAN

Ch. I. — Etat actuel de la question.

Ch. II. — Considérations générales sur les rapports de la dégénérescence et de la simulation.

Ch. III. — Simulation à deux.

Ch. IV. — Simulation individuelle. — Simulateurs non criminels. — Simulateurs criminels.

Ch. V. — Considérations médico-légales.

Conclusions.

CHAPITRE PREMIER

Etat actuel de la question.

Pendant longtemps, la simulation de la folie a été regardée chez un criminel comme une preuve excellente de la valeur de ses facultés intellectuelles et de leur bon fonctionnement. L'aliénation est en effet l'affection la plus difficile à simuler, cette ruse, pour être bien conduite, exige, outre une persévérance et une volonté énergiques, un effort considérable de la mémoire et de l'attention (1).

Faire preuve à un tel point d'activité intellectuelle et de volonté, c'était alors démontrer d'une façon absolue l'intégrité de sa raison, et le simulateur, loin d'arriver à son but, augmentait les charges qui pesaient sur lui : aliénation et simulation étant regardées comme incompatibles.

Une expérience plus attentive montra d'abord qu'au contraire, la simulation était fréquente chez les aliénés qui jouissent encore, ne fût-ce que partiellement, de leurs facultés intellectuelles.

(1) PERCY et LAURENT. — Simulation. *Dict. des Sc. méd.* 1821.

Griesinger (1), qui un des premiers rapporta des cas de folie simulée par des aliénés, ne put s'empêcher de conclure que la constatation du fait de simulation n'est nullement une preuve certaine que l'individu puisse jouir de toute sa raison.

« Les aliénés eux-mêmes, dit-il, simulent la folie et il y a pour eux un certain plaisir morbide évident à simuler ainsi. Cette circonstance peut être comparée à une disposition analogue que l'on observe chez les hystériques, mais qui cependant ne lui est pas identique. »

L'étude de la simulation chez les aliénés (2), reprise par Baillarger en France, et surtout à l'étranger par Lombroso, Hughes et Kiernan, montra que tous les fous sont susceptibles de simuler la folie, si l'on met à part les déments et les maniaques aigus, chez lesquels les facultés sont abolies ou suspendues ; et que les aliénés simulateurs se recrutaient de préférence parmi ceux qui ont un notable degré d'affaiblissement intellectuel, chez les imbéciles et les maniaques chroniques. La simulation n'exigeait donc pas un fonctionnement normal de l'intelligence, puisqu'elle est accessible aux individus dont les facultés sont inférieures (3).

Le professeur Lasègue ayant eu à faire un grand nombre d'expertises médico-légales, observa que de tous les simulateurs qu'il avait eu à examiner, aucun n'était normal, et que tous présentaient quelque tare ou quelque défaut

(1) GRIESINGER. — *Traité des maladies mentales* (Traduit par Doumic).

(2) CHARUEL. — *Simulation de la folie par les aliénés* (Thèse de Paris).

(3) The Alienist and Neurologist 1882 (*Ann. méd. Psychol.*, 1886).

d'équilibre dans leurs facultés mentales. Il acquit la certitude qu'il devait toujours en être ainsi, et insista sur la nécessité, dans ces cas, d'une étude attentive des antécédents et du caractère habituel.

Cette opinion, basée sur l'expérience, eut souvent l'occasion d'être confirmée. Certains auteurs allèrent même plus loin et nièrent même la simulation de la folie ; pour eux il n'y a pas de troubles mentaux simulés, et tout individu qui en présente quelque'un doit être considéré comme aliéné.

Aussi dans le *Journal Irrenfreund* (1874), le docteur Pellmann déclare que la simulation de la folie est infiniment plus rare qu'on ne le pense généralement. Les médecins aliénistes le savent bien, dit-il, mais les médecins des prisons, les magistrats sont malheureusement trop portés à envisager comme simulant, tout condamné dont la raison paraît atteinte. La simulation est pour cet auteur l'immense exception ; il ne la nie pas absolument, mais il la croit des plus rares.

Le professeur Wille (1), de Bâle, publiant dans le *Medico-legal Journal de New-York* (déc. 1885), un travail sur la simulation, exprime ses convictions en ces termes :
« Dans ma vaste pratique médico-légale, je n'ai pas
« trouvé un seul cas de trouble mental simulé chez un
« homme dont l'état mental fut réellement normal. Les
« gens qui ont recours à ce genre de supercherie, sont
« toujours entachés d'épilepsie, d'hystérie, d'alcoolisme ou
« de prédispositions névropathes héréditaires, en sorte

(1) *The Medico-legal Journal of New-York*, 1885. *Ann. Méd. Psychol.* 1886.

« que leur état mental confine d'aussi près à la maladie
« qu'à la santé morale.

« Je partage donc l'opinion du plus grand nombre des
« médecins de la spécialité, opinion d'après laquelle la
« simulation de la folie par une personne absolument
« saine d'esprit, doit être considérée comme une rareté
« tout à fait exceptionnelle. Aussi, s'il est parfois si
« difficile de découvrir la simulation, cela tient en partie
« à ce que le simulateur, en même temps qu'il se livre à
« des manifestations délirantes exagérées, contraires à la
« nature et grotesques, présente quelques traits plus ou
« moins nombreux, qui appartiennent en réalité aux
« intelligences dérangées.

« Ce mélange de symptômes vrais et faux constitue des
« formes d'état mental mixte et intermédiaire entre la
« santé et la maladie.

« Ces cas doivent être très instructifs pour le magistrat,
« et lui montrer à combien de précautions il est tenu, pour
« que l'arrêt rendu par lui soit réellement équitable; rien
« ne serait moins fondé en effet que de considérer ces
« tentatives de simulation comme autant de circonstances
« aggravantes.

« Quelque paradoxal que cela puisse être, il est juste
« de considérer la simulation d'un trouble mental comme
« constituant une circonstance atténuante en faveur de l'ac-
« cusé; cette manière de voir se trouve justifiée par ce fait
« que parmi les criminels, ceux-là seuls songent à simuler
« qui ont déjà l'esprit un peu dérangé et que ceux qui ont
« la raison tout à fait saine ne songent jamais à recourir
« à cet expédient. »

Cet auteur est le premier qui insiste avec tant de détails

sur cette question. Ses convictions sont absolument formelles à cet égard, elles sont, du reste, partagées à divers degrés par un grand nombre d'aliénistes modernes.

Foville (1) qui le cite, ajoute que cette théorie a un point de départ scientifique, repose sur l'observation clinique et, à ce point de vue, mérite d'être défendue.

M. le docteur Ritti, dans les *Archives de Médecine*, écrit que la simulation de la folie est d'ordinaire le lot des dégénérés, de ceux qui vivent dans les frontières de la folie.

Pour M. Cullerre (2), la simulation est une particularité propre aux hystériques et aux autres dégénérés. Elle résulte souvent, dit-il, du besoin de tromper, de mystifier, tellement irrésistible, qu'on ne saurait s'empêcher de lui reconnaître une origine malative ; c'est une des formes de ce que Dally appelait le délire malicieux.

A l'étranger (3), les rédacteurs du *Mental science* (1876), parlant de la simulation chez les femmes adultères découvertes, font la remarque suivante : « C'est un fait « curieux, cependant, à propos des cas de cette espèce, « de remarquer qu'en même temps qu'on ne peut s'empê-
« cher de soupçonner la simulation, on ne peut s'empêcher
« de penser que cette simulation même est une sorte de
« folie ; beaucoup de ces femmes ayant une tendance
« héréditaire à l'aliénation mentale, quelques-unes ayant
« ce qu'on peut appeler un tempérament empreint de
« folie. »

(1) *Ann. Méd. Psychol.* 1886.

(2) CULLERRE. — *Les Frontières de la Folie.*

(3) *Ann. méd. Psych.* 1896.

Pour Schüle et Sander (1), la simulation des maladies mentales est toujours un produit pathologique. Un bon simulateur, disent-ils, est un individu bien plus fortement prédispose aux psychoses qu'un menteur, ils invoquent à leur appui Snell et citent un cas, dans lequel on a à peine pu savoir si un individu était simulateur ou aliéné.

Futsch dit que dans la grande majorité des cas, la simulation des psychoses coïncide avec des anomalies diverses d'ordre psychique ; mais, ajoute-t-il, il faut bien se garder de considérer ces anomalies comme constituant une maladie mentale, et il ne faut les envisager que comme une expression d'une prédisposition névropathique.

L'auteur allemand Wanjura (2), dans sa consciencieuse étude sur l'état d'esprit des simulateurs et des criminels, après avoir conclu que beaucoup de simulateurs présentent de l'amoindrissement de toutes leurs facultés, ajoute : « La simulation n'indique pas une maladie mentale, mais comporte en elle-même une diminution de la valeur psychique. »

En est-il toujours ainsi et existe-il des simulateurs normaux ?

Cette question n'est pas encore résolue et, si tous les auteurs regardent la simulation comme plus fréquente chez les dégénérés, un certain nombre admettent que la folie peut être simulée par un individu vierge de toute tare héréditaire ou personnelle, et dont les facultés intellectuelles sont absolument intactes.

Pour le docteur Parant (3), l'opinion de Wille est abso-

(1) *Ann. méd. Psych.* 1895.

(2) WANJURA. — *Vierteljahrsschrift für gerichtliche medicin*, 3 Folge, Band XI.

(3) PARANT. — *Raison dans la Folie*.

lument exagérée, et il refuse de l'admettre telle qu'elle est formulée par lui. « Il est certain, dit-il, que parmi les « individus qui simulent la folie, quelques-uns ont réelle-
« ment des tares morbides. Mais d'autres ne sont assuré-
« ment pas dans ce cas. Des faits nombreux de simulation
« ont été relatés, dans lesquels rien n'indique l'existence,
« ni seulement même la présomption d'une disposition
« anormale. Dans quelques-uns de ces faits, au contraire,
« les simulateurs paraissent avoir été doués d'une bonne
« santé physique et morale. »

Le docteur Govseef(1) exprime une opinion mitigée :
« La simulation peut être normale ou pathologique, quand
« elle est normale, elle suppose une mauvaise volonté or-
« dinaire avec une parfaite connaissance du but poursuivi
« et des moyens employés ; la simulation est au contraire
« pathologique quand l'individu ne sait pas au juste pour-
« quoi il simule, et quand les moyens qu'il emploie por-
« tent le même cachet de conscience incomplète. »

Pour ce même auteur, la simulation en elle-même n'a rien de pathologique ; elle ne devient pathologique que dans certains cas bien déterminés, où on peut prouver sa liaison avec des facteurs morbides.

Tout en disant qu'elle s'observe chez les gens sains d'esprit, il reconnaît qu'on la rencontre surtout chez les débiles, chez les anciens aliénés, chez les voleurs de profession.

J. Roubinovitch, qui commente cet auteur, se demande si ce sont là des individus qu'on peut appeler sains d'esprit et normaux.

(1) *La simulation des maladies mentales* par le docteur A. Govseef, Kharcow, 1893.

Nous n'avons pas la prétention de résoudre la question, nous pensons qu'il n'est guère de cas où un homme, jouissant de toute sa raison, puisse avoir recours à la simulation. Nous avouons que, pour nous, dans la presque totalité des cas, les simulateurs sont, ou de véritables aliénés, ou des individus dégénérés, et que la simulation, facile pour l'aliéné et le prédisposé, est presque impossible à l'homme sain.

On pourrait dire que la plupart des simulateurs ont le tempérament fou, ce qui n'implique pas, évidemment, qu'ils soient aliénés et irresponsables.

La simulation n'est pas une entité morbide pathologique, mais elle peut être regardée comme un symptôme de débilité mentale.

Nous ne nous attacherons pas à peser la valeur des diverses opinions, nous nous contenterons d'exposer certains faits qui ont fortement influé sur nos convictions et qui sont à l'appui d'une opinion discutée très sérieusement encore aujourd'hui, bien qu'elle paraisse vraisemblable et d'accord avec un grand nombre de faits.

CHAPITRE II

Rapports de la simulation et de la dégénérescence.

Si les auteurs ne s'accordent pas sur ce point, que tous les simulateurs sont des déséquilibrés, tous, au moins actuellement, sont d'avis qu'il existe de nombreux liens entre la dégénérescence et la simulation.

Nous avons déjà noté la fréquence de la simulation chez les imbéciles, les observations en sont nombreuses, c'est un fait admis par tous les aliénistes. Il semble qu'ils soient portés naturellement à la ruse et que celle que nous étudions soit plus particulièrement à leur portée.

Le docteur Parant(1), en faisant cette constatation, estime que ce fait présente un véritable intérêt au point de vue psychologique. « Il est curieux en effet, dit-il, que des individus dont l'intelligence est non pas troublée, mais amoindrie, aient cependant assez d'ingéniosité, pour com-

(1) PARANT. — *Raison dans la folie*.

prendre que la simulation peut leur être utile, et quelquefois assez d'habileté pour mener à bien leurs entreprises. »

Legrand du Saulle (1) avait déjà signalé ce point, et Maudsley (2), étudiant les zones moyennes de la folie, insiste bien sur le manque de relations qui existe entre l'intelligence, la ruse et la moralité : beaucoup de ruse pouvant s'allier à très peu d'intelligence comme beaucoup d'intelligence à une véritable imbécillité morale. Ce sont, dit-il, les délinquants les plus dégénérés qui recourent le plus volontiers à la fourberie et à la simulation.

Cette tendance naturelle existe encore plus développée chez les dégénérés moins inférieurs, qui, en bien des circonstances, font preuve d'un degré de ruse qui semble peu compatible avec une faiblesse d'esprit générale.

Ceci ne doit pas nous étonner si nous étudions leurs aptitudes et leur état mental habituel. Il est d'abord évident qu'ils trouvent, plus souvent que l'homme normal, des occasions de simuler.

La lutte pour la vie est pénible, en effet, pour le dégénéré. Il est insuffisamment armé pour se diriger lui-même, et dans un grand nombre de circonstances, il se trouvera inférieur.

Les multiples incidents de la lutte pour la vie, les combats avec les éléments extérieurs, qui sont déjà pour l'homme normal des causes d'amoindrissement, sont pour lui autant de causes de déséquilibre et l'origine d'événements pathologiques. M. Magnan (3), étudiant le dégé-

(1) LEGRAND DU SAULLE. — *Traité de médecine légale*.

(2) MAUDSLEY. — *Crime et folie*.

(3) MAGNAN et LEGRAND. — *Les dégénérés*.

né en face de l'existence, s'exprime en ces termes :
« Mêlé à l'existence commune de la famille, jouant un
« rôle dans la société, possesseur d'une profession ou d'un
« métier, le dégénéré trouvera dans toutes ces conditions
« plus d'occasions qu'il ne lui en faut pour mettre en relief
« son activité morbide. L'accomplissement des obligations
« les plus compliquées fera naître toutes les exagérations
« possibles ou laissera le déséquilibré au-dessous de sa
« tâche. » Il accomplira mal ces obligations ou il s'y déro-
bera. De là ses insurrections fréquentes contre les mœurs
et les lois ; de là aussi la nécessité pour lui de sortir par
un moyen quelconque de situations, en face desquelles il
est trop inférieur. Les mêmes circonstances qui font si sou-
vent de lui un vagabond, un délinquant ou un criminel
font de lui un simulateur.

Quand il s'agit pour lui de subvenir à sa propre existence, le travail lui est particulièrement difficile. Son humeur instable, ses goûts bizarres, ne lui permettent pas de garder une position ; après avoir été partout, essayé de tous les métiers ; pour se soustraire à la rudesse du travail, il simule et trouve ainsi le moyen de vivre, soit qu'il parvienne à entrer dans un asile, soit qu'il exploite ainsi la crédulité publique.

Il aura encore les mêmes motifs pour se dérober aux charges sociales, au service militaire surtout. Les raisons qui font accepter par la plupart ce lourd devoir, sont bien peu puissantes auprès de lui. Les idées élevées lui étant difficilement accessibles, il n'accepte pas volontiers de sacrifier à sa patrie, sans un bénéfice immédiat, son bien-être et une partie de son temps.

Son imagination active lui montre de la vie au régiment

un tableau exagéré qui l'effraie. Une fois incorporé, il est sensible à la perte de sa liberté, son continuel besoin de changement souffre d'une vie monotone qui le gêne par la discipline contre laquelle se heurtent ses tendances disparates ou dépravées.

Souvent il est débile physiquement, le métier est trop rude pour lui et en cherchant à y échapper un peu, il se fait punir, et augmente ainsi ses peines. Quelquefois il souffre du fait de son infériorité mentale et des railleries qu'elle lui attire de la part de ses compagnons ou de ses supérieurs.

Toutes ces raisons font qu'il se déplaît et qu'il cherche par tous les moyens à se faire réformer. La simulation de la folie lui en fournit la possibilité.

Quand il aura commis un délit et qu'il se trouvera en face de la justice, il sera incapable de supporter l'accusation et préférera alléguer la folie et risquer sa vie dans un asile, au lieu d'essayer de se disculper ou de subir sa peine.

De tous ces motifs que nous venons d'énumérer et auxquels ont cédé les simulateurs qui ont fourni les observations relatées dans notre étude, aucun ne serait certes assez puissant pour faire simuler un esprit sain. Il est certain que les dégénérés ont une tendance particulière à la simulation et qu'ils sont des habitués de cette ruse. C'est cette tendance qu'on remarque chez les enfants dits incorrigibles qui simulent, par paresse, ou pour éviter des châtiments, quelquefois par vengeance ou pour se rendre intéressants et effrayer leur famille (1).

C'est l'état d'esprit des hystériques, classe importante

(1) SCHULE. — *Traité clinique des maladies mentales*.

de dégénérés, connus depuis si longtemps comme d'excellents comédiens en toutes choses et dont l'énergie à simuler ne connaît point de bornes.

La simulation de la folie est davantage encore un gage de défectuosité mentale. Il ne serait pas vraisemblable qu'un homme normal se résignât facilement à passer pour un aliéné.

Laurent (1) avait fait la juste remarque, qu'il faudrait des raisons d'une extraordinaire importance pour qu'un individu consentît à passer pour fou, la folie ayant toujours été considérée comme la maladie la plus dégradante qui puisse nous affliger. La perte de la raison et des droits qui y sont attachés est humiliante et il ne peut guère venir à l'esprit d'un individu sain de se faire cet affront à lui-même et aussi à sa famille, car l'hérédité des psychoses est connue de tous et la présence d'un fou dans une famille est, avec raison, pour les yeux du public, une très lourde tare.

Le dégénéré n'est pas arrêté par ces raisons, il se soucie peu des idées reçues et ce n'est pas le sentiment de sa famille qui peut l'arrêter ; de plus, bien souvent l'idée de l'aliénation n'est pas si loin de lui : depuis sa jeunesse, il entend dire qu'il n'est pas comme tout le monde, qu'il a des idées baroques, qu'il est fou ; il se peut même qu'on ait déjà eu à examiner son état mental ; il vit avec cette idée sans s'en blesser et il ajoute peu à sa réputation en simulant. Quelquefois il a déjà été interné dans un asile et a pu se mettre en relations avec des aliénés. Il se peut

(1) LAURENT. — *Etude médico-légale sur la simulation de la folie.*

aussi, dans certains cas, qu'il ait eu des délirants dans sa famille, il les a fréquentés, il a pu même, par jeu, les imiter et copier leurs manières. La simulation dans ces cas n'est qu'une imitation.

Accessible aux idées les plus saugrenues, les plus bizarres, comme le montrent souvent ses écrits alors qu'il n'a jamais fait preuve de déséquilibre, muni d'une imagination sans contrôle, il n'a pour simuler qu'à se laisser aller, il se livrera bientôt aux plus grotesques extravagances, à la comédie la plus singulière. Rien ne l'arrêtera dans cette voie, son manque de jugement ne lui permettra pas de voir le ridicule et le danger de sa conduite ; peu gêné par un sens moral primitif ou absent, il n'est pas d'acte qui lui répugnera pour arriver à son but.

Il fait souvent montre d'une intensité d'énergie et de persévérance qu'on rencontrerait rarement dans ces conditions chez un homme normal ; il ne recule devant rien pour continuer son rôle jusqu'au bout, résiste à la fatigue ou se livre sans dégoût à la plus grande malpropreté, et même après avoir été dévoilé, persiste encore, jusqu'à ce qu'il soit convaincu de l'inutilité de ses efforts.

L'énergie des simulateurs est un fait assez remarquable. Le dégénéré est en toutes choses incapable d'effort soutenu, il se déroute facilement et abandonne ce qu'il a commencé. Qu'il vienne à simuler, il déploie au contraire une énergie et une tenacité extraordinaires, bien qu'il ait à faire face à des difficultés sérieuses. La simulation est peut-être la seule chose à laquelle il prend de l'intérêt. S'il la pratique si bien et si longtemps, alors qu'il se lasse si facilement en toute autre circonstance, c'est donc qu'il a pour elle des facilités particulières, et qu'il obéit à des tendances

naturelles. Il montre là, d'autant plus de volonté, qu'il est en quelque sorte instinctivement porté à mentir, à tromper, à taquiner, et qu'il éprouve une satisfaction d'autant plus grande que le médecin chargé de l'examiner a généralement l'air d'être dupe, et de le prendre au sérieux. On sait, en effet, que le meilleur moyen de prendre le simulateur, est de lui laisser croire qu'on est convaincu qu'il est aliéné.

Il est vrai aussi que la tâche lui est plus facile ; de même qu'il sera plus aisé à une hystérique à crises de simuler l'épilepsie, de même aussi, il est plus dans les moyens d'un individu dont la raison est déjà peu solide, de simuler la déraison. Dans ces troubles il n'y a peut-être jamais qu'une partie de simulée ; on pourrait dire qu'ils ne sont que l'exagération de troubles réels : sur un fond vrai constitué par ses tares personnels qui lui servent de guide, il ajoute une partie feinte qui les met en valeur.

Dans certain cas même la simulation est accessoire, elle est l'occasion de la découverte d'une véritable folie mécon nue.

D'après M. Dagonnet, citant le docteur Koster, le cas est assez fréquent. L'attention n'a pas été appelée sur certains faits, les conditions nécessaires pour que l'observation puisse se faire convenablement ont manqué.

Il existe des malades qui, par leur méchanceté, l'immoralité de leur conduite, ou leurs excentricités, étonnent les personnes qui les entourent. Ce n'est qu'à l'explosion d'un accès de violence, ou devant un acte délictueux et inexplicable, en présence d'un scandale, que l'on arrive à consta-

(1) Irrenfreund, 1873. — *Ann. méd. Psychol.*, 1875 et 1889.

ter l'altération des facultés, à peine soupçonnée auparavant, mais qui existait depuis longtemps.

L'auteur cite à cet appui une observation dont le sujet, véritablement aliéné, a été longtemps pris pour un simulateur. Ce cas a dû se renouveler souvent, et sans doute si la simulation est si rare maintenant en comparaison de ce qui se passait du temps de Zacchias, c'est qu'une étude approfondie de la médecine mentale a permis de reconnaître des aliénés qui auraient été méconnus.

CHAPITRE III

Simulation à deux.

L'étude de la folie à deux a montré que si l'influence d'un sujet sur l'autre, l'imitation ou la contagion étaient des facteurs relativement négligeables dans son étiologie, il en était un autre dont le rôle était nécessaire et indispensable, c'est la prédisposition résultant d'une tare héréditaire aidée d'une cause déterminante quelconque.

Le docteur Pain (1) a fait voir, dans sa thèse inaugurale, que les cas de folie chez le frère et la sœur ou chez deux sœurs cohabitant, ne sont pas toujours des cas de folie à deux dans le sens qu'on attache à ce mot, c'est-à-dire de folie par influence d'un sujet sur l'autre, par contagion ou imitation. Il a prouvé que ces cas devaient être souvent le résultat de coïncidences, de la mise en jeu, par exemple, de prédispositions de même nature sous l'influence de circonstances identiques.

(1) PAIN. — Contribution à l'étude de la folie héréditaire. Folies concomitantes (*Thèse de Nancy*, 1894).

Dans les cas qu'il a exposés, la folie a été le résultat, chez plusieurs individus, d'une même organisation congénitale défectueuse, sans que souvent il y ait eu contact ou possibilité d'influence.

Ainsi, deux sœurs et un frère sont aliénés en même temps, et présentent tous trois les *mêmes troubles délirants*, les deux sœurs vivaient ensemble, mais le frère était éloigné d'elles et ne correspondait plus avec elles depuis vingt ans. Il habitait Paris, ses sœurs un département lorrain. Voilà, évidemment, un cas de folie à trois sans contagion, sans influence, mais bien par dégénérescence.

La constatation d'états mentaux analogues, anormaux ou simulés chez deux individus issus d'une même souche, comme frère et sœur, mais vivant éloignés l'un de l'autre, permettrait de songer à de l'hérédité, en l'absence de tout autre signe, qu'il s'agisse de simulation ou de troubles réels. Comment admettre une autre explication, quand, entre deux sujets de même origine simulant les mêmes troubles, il n'y a eu ni contact, ni pression réciproque.

C'est la conclusion que nous avons tirée de l'étude de deux rapports médico-légaux sur deux simulateurs criminels (rapports obligeamment offerts par M. Paris).

Ce cas est probablement unique et, jusqu'à présent, malgré nos recherches, nous n'en avons pas trouvé d'analogue. C'est une observation de simulation homologue chez le frère et la sœur, simultanée, sans cohabitation, sans entente préalable et en présence des mêmes circonstances. Nous avons résumé ici ces rapports qui font ressortir la parenté de la dégénérescence et de la simulation.

RAPPORT I

R... Albert, originaire de la Meuse, accusé de vol avec effraction dans la nuit du 8 au 9 décembre 1894 et d'incendie volontaire de sa propre maison le 24 décembre.

Arrêté le 24, il s'échappe de sa prison et reste caché dans un bois où sa famille lui apporte de la nourriture. Repris le 29, caché chez ses parents, il bénéficie d'une ordonnance de non-lieu le 30 mars. Dénoncé en 1896, comme ayant réellement pris part au vol de 1894, il finit par avouer vol et incendie.

Antécédents. — Né en 1867 de parents sans tares héréditaires connues, il a toujours exercé la profession de charpentier et n'a jamais subi de condamnation. Pas d'habitudes alcooliques.

Au régiment, il est réformé à la suite d'une maladie qui le fit rester peu de temps à l'hôpital.

Dans son entourage on prétendait que cette maladie était une *maladie de vessie purement simulée*.

Pas d'autre motif acceptable pour cette réforme que sa simulation, si ce n'est, peut-être, la faiblesse de constitution car il est mort tuberculeux en prison.

N'a jamais présenté de troubles intellectuels ni de signes de débilité mentale d'après les rapports de police. Sentiments affectifs très développés, surtout à l'égard de son enfant.

Sa femme le représente comme très timide, sans initiative, irrésolu et sujet à de très brusques colères. Il était, dit-elle, un peu efféminé, fréquentant peu les hommes parmi lesquels il semblait déplacé par ses manières.

En 1894, il subit divers interrogatoires et, à ce moment, ses réponses montrent une mémoire saine et attestent son jugement et sa conscience, rien n'attire l'attention sur son état mental. Il avoue son crime le 10 juillet 1896 et déclare qu'il voulait voler pour se construire une maison plus confortable.

Cet aveu le conduit à celui de l'incendie ; mais il en rejette la responsabilité sur sa sœur et sa femme, sur sa sœur surtout, qui

aurait agi dans l'espoir de toucher une partie de la prime d'assurances ; lui, aurait joué un rôle purement passif.

Quelques jours après, il envoie une lettre au Procureur de la République, portant le millésime 1870, puis une autre, datée de mars 1011880, et semblant accuser des troubles intellectuels. A la suite de ces lettres, on l'interroge le 28 août, il dit alors qu'il ne sait rien du vol qu'il a commis et qu'il n'a jamais été marié. On place sa femme devant lui et il ne la reconnaît pas, ayant ainsi perdu la mémoire en moins de cinq jours.

Il subit divers interrogatoires à la prison et répond à tort et à travers aux questions posées, disant que sa tête est vide, et que ses idées sont confuses, mais il saisit avec empressement toutes les circonstances qui pourraient faire croire à sa folie. Entendant le médecin légiste dire que les fous ont souvent des convulsions, aussitôt il affirme qu'il tombe par terre sans connaissance.

Il est mis alors en observation à Maréville.

Etat actuel. — Examen direct. R... est un homme de taille moyenne, de faible constitution. Squelette régulièrement développé.

On note un peu d'asymétrie crânienne, les lobules des oreilles sont adhérents. Sait lire et écrire.

Interrogé, il répond à toutes les questions mais hésite et cherche avant de répondre semblant indiquer ainsi des troubles profonds de la mémoire.

Répond avec exactitude, mais après de longues hésitations, aux demandes posées sur son âge, son nom, sa profession. Interrogé sur sa famille, il s'embrouille, dit ne pas avoir de sœur ni d'enfants. Toutes ses réponses aux questions de temps, de lieux, etc., sont erronées : en juin 1896 il dit être en juillet 1897, le lundi il prétend qu'il est vendredi, trois semaines après son entrée à Maréville il prétend y être séquestré depuis trois mois. Tantôt sa mémoire semble fidèle, tantôt, elle paraît faire défaut pour des faits ayant eu lieu à la même époque.

Il accuse en outre des troubles délirants et hallucinatoires. Ce sont des hallucinations de l'ouïe, confuses, ne se rattachant à aucun délire, et des hallucinations de la vue. « Je vois, dit-il, des

chevaux et des chiens méchants qui veulent toujours me mordre ; des fois des personnages passent devant moi, ils se causent, je me cache sous la couverture, je ne comprends pas ce que j'entends. » On peut comme on veut diriger ces prétendues hallucinations vers tel ou tel objet, mais il est facile de l'embarrasser à ce sujet. Lui demande-t-on de décrire ce qu'il voit ou ce qu'il entend, il ne peut rien définir, est tout de suite à bout d'expressions ; il s'arrête alors en disant qu'il s'est caché ou que les personnages qu'il entend ne s'adressaient pas à lui et qu'il n'a pu les comprendre. Il préfère être guidé dans ses réponses et ne s'aperçoit pas du piège qu'on lui tend ni de l'in vraisemblance de ses propos. En voici des exemples :

« — Dernièrement, c'était hier, il y avait un éléphant qui voulait me prendre avec sa trompe.

— Etait-il fait comme les autres ?

— Oui, monsieur.

— Ne vous a-t-il pas semblé que cet éléphant avait un œil au bout de la queue ?

— Oui, monsieur.

— Comment était cet œil ?

— C'était un gros œil.

— Où était-il placé ?

— Sur le derrière (il montre la région du coccyx)... et puis j'ai vu un enfant.

— Quand vous avez vu l'enfant, ne vous a-t-il pas semblé que quelque chose sifflait en vous ?

— Oui, monsieur, dans les oreilles.

— N'avez-vous pas aussi entendu un sifflement dans le ventre ?

— Pardon, monsieur.

On lui demande de quelle couleur sont les clous d'un fauteuil.

— Ils sont jaunes, dit-il, en les regardant de près.

— Si vous avez réellement les troubles de la vue que je crois constater, il est probable qu'en vous approchant davantage, et en faisant bien attention, vous en verrez de rouges, de jaunes et de bleus. »

Il s'approche, déclare voir ces clous de trois couleurs, et comme

on lui demande de les désigner du doigt en indiquant successivement les couleurs, il le fait avec empressement.

A mesure que son séjour se prolonge, comme il se trouve au milieu d'aliénés affectés de diverses formes de folie, il accuse successivement les idées délirantes les plus saillantes des malades qu'il a observés mais sans se rendre compte qu'elles sont chez ses voisins reliées logiquement à d'autres ou à des hallucinations.

On arrive alors en lui offrant des sujets de divagations diverses à le faire délirer comme on veut.

On développe ainsi chez lui des idées de richesse, du délire ambitieux mais sans aucune idée de persécution qu'on essaie, mais en vain, de lui faire accuser.

Il présenterait aussi des erreurs de personnalité, ne voulant reconnaître ni sa mère, ni sa belle-sœur qui étaient venues le voir.

On lui déclare plusieurs fois qu'on ne le prend pas au sérieux et qu'il trompe, on le confronte avec sa sœur, inculpée en même temps que lui d'incendie, alors que celle-ci avait abandonné son système de simulation, mais il ne change en rien sa manière d'agir, ne se rendant pas compte que sa ruse est découverte.

La discussion du rapport porta sur plusieurs points. Sur la conscience, au moment du crime et après, sur la simulation, sur la valeur mentale de l'inculpé. Les réponses furent affirmatives sur les deux premiers points ; rien n'indiquait que R... fût aliéné ; la simulation était grossière, ni ses troubles de la mémoire, ni ses hallucinations et illusions ne pouvaient être prises au sérieux. Mais une restriction fut faite en faveur des circonstances atténuantes, tenant compte de l'instruction et de l'éducation sommaires que l'inculpé avait reçues, du milieu dans lequel il avait vécu, ainsi que de la faiblesse de son niveau intellectuel prédisposé par une tare héréditaire probable. Une question subsidiaire était posée à l'expert, motivée par ce fait que R... était le seul accusateur de sa sœur. Dans quelle mesure pourrait-on ajouter foi à une déposition de l'inculpé ? La réponse fut évidemment qu'il ne méritait aucune créance. Il fut réintégré en prison et y mourut tuberculeux.

RAPPORT II

R... Ursuline, accusée par son frère, inculpé lui-même de vol et d'incendie volontaire, d'avoir, dans un but intéressé, assisté sa belle-sœur (femme Albert R...) lorsqu'elle a mis le feu à sa maison. Cet incendie avait été, d'après l'accusation d'Albert, le résultat d'une entente entre lui, sa sœur et sa femme, leur but étant de toucher la prime d'assurance pour se construire une maisonnette en briques plus confortable.

Antécédents. — Agée de 37 ans, sait un peu lire, ne sait presque pas écrire. N'a presque pas été à l'école, ayant été mise toute jeune au travail : à l'âge de 16 ans elle eut une fièvre scarlatine qui, dit-on, la laissa pour toujours taciturne et les yeux hagards. Travaillait régulièrement, pas d'alcoolisme. Eut, pendant 12 ans, le même amant qui la rendit mère.

En 1892, cet amant l'abandonne, elle en eut un profond chagrin qui eut, paraît-il, un retentissement sur son système nerveux.

A partir de ce moment elle eut des moments d'exaltation, perdait la tête au moindre reproche et se tirait les cartes pour se distraire.

N'a jamais eu de condamnations.

Le 23 décembre 1892, passe la soirée avec son frère, sa belle-sœur et le frère de celle-ci. Les hommes sortent de bonne heure et les femmes vont les rejoindre peu de temps après. Ils s'amuseut toute la soirée, et en rentrant trouvent leur baraque en cendres.

Après avoir été arrêtée quelques jours, en 1894, comme tous les parents qui avaient passé la soirée du 23 décembre avec le frère, elle est relâchée, puis arrêtée de nouveau, en 1896, après la déposition de son frère. Elle se défend d'abord et nie tout. Elle refuse de manger pendant les premiers jours de détention et paraît absorbée dans des pensées tristes.

A l'instruction, le 17 août 1896, elle dit qu'elle a deux fils, Joseph et Charles, un instant après, trois : Charles, Pierre et Joseph, puis devient incohérente. Si on lui pose des questions sur des faits

imaginaires, elle les reconnaît exacts. A la suite de ces faits, elle est mise en observation.

Femme de taille moyenne, constitution mixte. Squelette régulièrement développé. Quelques signes physiques de dégénérescence : lobules des oreilles adhérents ; dentition mauvaise, dents mal implantées, parole zézayée.

Lors des premiers interrogatoires, se présente le regard incertain et fuyant. Ses réponses sont brèves et hésitantes, paraissant dénoter une affection de la mémoire. Indique mal son âge, déclare ne pas savoir depuis combien de temps elle est arrivée, ce qu'elle mange à ses repas, ne connaît personne de sa famille, répond : « Je ne sais pas » à toutes les questions un peu embarrassantes qu'on peut lui poser.

Elle accuse, en outre, des hallucinations de l'ouïe, puis de la vue, absolument niaises, vagues, confuses, sans rapport avec aucun délire : conversations tenues devant elle sans qu'elle comprenne, par des hommes qui l'effraient. Ces hallucinations sont sans aucune consistance et on peut arriver à les modifier comme on veut.

« — Entendez-vous des voix ?

— Il y a des fois que j'en entends, il y a des fois que je n'en entends pas.

— D'où viennent-elles ?

— Des fois du ciel, des fois c'est comme quelqu'un qui me parlerait.

— De quelle oreille les entendez-vous ?

— Je ne pourrais pas vous dire.

— Vous ne devez jamais les entendre des deux oreilles en même temps ?

— Mais non.

— Ne sentez-vous rien de particulier quand vous marchez sur de la pierre ?

— Non, Monsieur, je n'ai jamais rien remarqué.

— N'avez-vous pas les pieds brûlants quand vous marchez sur de la pierre ?

— Si, quand je marche sur la pierre. »

Dans un des interrogatoires, elle saisit une phrase dans laquelle il est question de richesse et aussitôt, elle forme un délire de grandeur, mais elle manque bientôt d'expressions et finit par dire qu'elle est riche, très riche, sans s'étendre davantage. On essaie en vain de lui faire fabriquer des idées de persécution, bien qu'on la mette sur la voie, il est impossible de les provoquer.

A partir de ce moment, on lui dicte pour ainsi dire ses réponses et on finit par lui faire avouer sa simulation.

On assiste d'abord au départ des troubles dans le même ordre qu'ils étaient apparus. En premier lieu, la mémoire revient telle qu'elle était, puis les hallucinations deviennent des bourdonnements qui disparaissent à leur tour. Elle devient de plus en plus prolixe, lorsqu'on lui offre un moyen facile de revenir à la raison. On lui dit que sa mémoire revenant, c'est un signe d'amélioration sérieuse et qu'elle marche vers la guérison. Elle semble heureuse de cette porte de sortie et annonce qu'elle se sent mieux et qu'elle racontera ce qui s'est passé, au fur et à mesure qu'on lui demandera.

Lorsqu'on lui montre, quelques jours après, les absurdités et les contradictions de ses réponses, elle se trouble.

« — Vous voyez, en somme, que vous avez fait la folle.

— Je ne dis pas que je n'ai pas un peu exagéré. »

Cet aveu fait, l'état normal reparait entièrement.

La discussion fit conclure que D... Ursuline n'était nullement aliénée, que les troubles qu'elle avait accusés n'étaient nullement symptomatiques de folie, qu'ils étaient tous simulés, que de tels troubles de la mémoire et des hallucinations si confuses, si peu logiques, ne pouvaient être que simulés. Mais son niveau intellectuel réclamait des circonstances atténuantes ; ses inégalités de caractère signalées par les personnes de son entourage, les quelques signes physiques de dégénérescence dont elle est porteur permettent de soupçonner une tare congénitale.

La fièvre pour laquelle elle a fait un long séjour à l'hôpital, le chagrin causé par l'abandon de son amant, après dix ans de vie commune, l'affolement apporté par la dénonciation inattendue du frère, la misère, ont bien pu bouleverser un peu une intelligence en somme peu développée.

La conclusion que le témoignage de son frère, son seul accusateur, ne méritait aucune créance, la fit bénéficier d'une ordonnance de non-lieu.

L'influence originelle est ici bien manifeste. Selon l'expression de Ball, Régis voit surtout, dans la folie à deux, deux têtes mal faites, toutes deux prédestinées à la folie.

Nous partageons son avis et les deux cas que nous rapportons ne font que le confirmer ; il semble absolument logique, en effet, de conclure de la similitude des états mentaux observés, à la dégénérescence. Ils ont simulé tous deux parce qu'il y avait là deux têtes issues d'une même souche prédestinées à des manifestations analogues sous l'influence des mêmes tracasseries, des mêmes affolements ; il y avait là (Maudsley) deux tempéraments fous analogues, c'est-à-dire deux prédisposés analogues, ce qui n'entraîne évidemment pas à voir deux irresponsables, comme nous l'indiquerons plus loin.

D'influence réciproque, il ne saurait être question. Pourquoi se seraient-ils entendus, pourquoi la sœur qui n'avait pas été inquiétée la première fois, aurait-elle simulé ensuite en même temps que son frère. En simulant la folie, elle semblait vouloir échapper à la justice, vouloir éviter une responsabilité réelle, et elle aurait donné une base sérieuse à l'accusation, que son frère seul portait contre elle ; tandis que, n'ayant contre elle que l'accusation de son frère, il lui était facile de montrer le peu de cas que l'on pouvait tenir des propos d'un fou si elle avait su que son frère simulait la folie. Mais elle l'ignorait complètement, car ce n'est qu'après quelque temps d'incarcération qu'il a simulé, après avoir subi un certain nombre d'interrogatoires à l'instruc-

tion et avoir assez logiquement édifié ses accusations contre sa femme et sa sœur, de façon à atténuer considérablement sa propre responsabilité. Il est arrivé du reste à les faire arrêter l'une et l'autre.

Mais, dès son arrestation, sa sœur se sentant si formellement accusée par lui a simulé l'aliénation mentale, ce qu'elle n'aurait pas fait s'il y avait eu entente, si elle avait su que son frère devait simuler aussi.

Ils n'ont pas pu s'entendre, puisque l'affaire semblait classée depuis deux ans, puisque la sœur ne se doutait pas qu'elle serait compromise un jour par son frère, puisqu'elle n'a été dénoncée par son frère qu'après l'incarcération de celui-ci.

De plus, R... simula plusieurs jours avant sa sœur, et, quand celle-ci eut recours à la même ruse, elle n'avait pas vu son frère, ne savait pas ce qu'il était devenu et ne connaissait absolument pas son système de défense.

R... avait accusé, avant de simuler, sa femme et sa sœur du crime qui lui était reproché. Sa femme ne simula pas, et cependant elle vivait avec lui, elle devait s'entendre avec lui. Sa sœur qui vivait habituellement éloignée d'eux, qui n'avait pas été inquiétée, simula en même temps que lui.

D'autres, après des aveux, auraient organisé différemment leur défense, ils auraient cherché des circonstances atténuantes logiques. Eux se sont dérobés, ils n'ont trouvé qu'un moyen à leur portée, la simulation, et cela sans se consulter.

Ils simulent tous deux en face des mêmes circonstances, peu de temps après leur entrée en prison dès qu'ils se sentent sérieusement menacés, dès qu'ils voient l'importance

que la justice donne à cette affaire. Ils simulent les mêmes troubles sans que l'un ait eu sous les yeux les troubles délirants de l'autre, et à tel point qu'à la lecture de leur observation, on pourrait croire qu'ils ont été frappés tous deux d'une même affection mentale non décrite. Seulement la sœur plus dégénérée, moins instruite, présentant un certain degré d'affaiblissement intellectuel simule plus grossièrement et moins longtemps.

Ce sont d'abord les mêmes troubles de la mémoire, la même confusion, les mêmes hésitations. Aux mêmes questions, ils répondent de la même façon, ils ne se souviennent ni de leur famille ni des faits qui leur sont reprochés, tout en se rappelant d'autres faits se passant à la même époque.

Puis ce sont des hallucinations identiques, hallucinations terrifiantes de l'ouïe, niaises, confuses, ne se rattachant à rien, dénotant bien leur inexpérience et un fond commun de dégénérescence. Ils emploient les mêmes images pour les décrire, ce sont des voix sourdes qu'ils ne comprennent pas, elles viennent de gens qui les effraient.

Plus tard, ils ont des idées niaises de richesse et de grandeur, sans accuser d'idées de persécution qu'à aucun moment on ne parvient à développer ni chez l'un ni chez l'autre.

La conclusion à tirer de cette observation est qu'ils ont réagi de la même façon parce qu'issus d'une même souche, identiquement organisés, ils se sont trouvés placés dans les mêmes conditions, également menacés en face de la justice, la sœur surprise par la dénonciation de son frère, n'ayant même pas pensé, un instant, que son cas était moins dangereux. La simulation a été en quelque sorte sollicitée par une même mentalité habituelle, par un même

état nerveux originel. Ils ont simulé parce qu'ils sont dégénérés, et la simulation antérieure de R... au régiment est un fait à noter. Ils ont simulé les mêmes troubles parce que leur dégénérescence remonte aux mêmes origines.

Il faut voir, dans ce cas, un effet des circonstances, et admettre l'effet bien plus de la nature que de l'art.

Donc, mentalité identique chez le frère et la sœur en face d'un même danger, parce qu'ils ont les mêmes prédispositions originelles. mentalité différente chez la femme R... bien que cohabitant avec R..., parce qu'elle est différemment organisée.

Voilà un exemple de simulation à deux où évidemment l'influence d'un sujet sur l'autre a été nulle, puisque l'un était victime de l'autre, ils ne se sont pas servi réciproquement de modèle, mais tous deux sont dégénérés identiquement, et cette dégénérescence commune est la seule cause de leur conduite.

La façon absolument niaise dont ils ont simulé et avec laquelle ils se sont laissés prendre tous deux, ne suffirait-elle pas à montrer le peu de solidité de leur jugement ?

De plus, ils n'ont présenté de troubles intellectuels simulés que 2 ans environ après l'accomplissement des faits incriminés ; ils ne pouvaient donc plus ainsi faire croire à leur irresponsabilité, d'actes exécutés à l'époque des faits incriminés ; ils n'étaient donc pas capables d'un raisonnement soutenu par une réflexion bien ferme.

Cette observation de simulation à deux nous paraît intéressante à plusieurs titres. C'est d'abord un fait unique jusqu'à présent, croyons-nous ; de plus elle apporte une certaine lumière sur les relations de la dégénérescence et de la simulation. Elle est un appoint sérieux aux vues des

aliénistes, qui lient l'une à l'autre, et montre qu'en certains cas cette dernière se présente comme une véritable production pathologique spéciale de la dégénérescence. La simulation de la folie est en somme une chose assez rare et assez particulière, et il n'est pas possible, à moins d'admettre une prédisposition spéciale, d'expliquer cette coïncidence entre des sujets qui n'ont pas d'action l'un sur l'autre.

C'est à notre avis ce qu'on peut trouver de plus probant pour mettre en évidence les rapports intimes de la dégénérescence et de la simulation.

De plus, elle montre la nécessité de faire une distinction dans les états mentaux à deux ; entre les états par dégénérescence pure sans influence d'un sujet sur l'autre, et les états à deux par cohabitation, suggestion, imitation, dans lesquels on ne trouve pas de dégénérescence commune.

Dans les cas de la seconde catégorie, il faudrait encore faire certaines réserves. Si le frère et la sœur R... avaient cohabité, on n'aurait pas manqué de faire rentrer leur cas dans la simulation à deux, par imitation, et cependant rien n'aurait été plus faux.

CHAPITRE IV

Simulation individuelle.

I. — Simulateurs non criminels

On pourrait diviser les simulateurs, en simulateurs par calcul ou intérêt, et en simulateurs par instinct seulement. C'est la division qu'avait indiquée Govseef, elle est très rationnelle. Une autre division est plus artificielle, mais elle peut être plus commode et plus acceptée par l'usage ; elle distingue les simulateurs criminels et les simulateurs non-criminels. Nous appellerons criminels, les simulateurs qui ont simulé devant la justice, après avoir commis un délit ou un crime, qui ont été enfin l'objet d'une expertise médico-légale ; et non criminels, ceux qui ont simulé en toute autre circonstance : service militaire, lutte pour la vie, etc. Les simulateurs criminels passent pour être les plus nombreux, tel était l'avis de Laurent, qui regardait les non-criminels comme exceptionnels. Nous croyons qu'actuellement du moins, cette opinion n'est pas fondée,

et que c'est en face de la justice que la simulation est la plus rare. Il nous a été facile de recueillir plusieurs observations de non-criminels, entrés à l'asile en ces dernières années.

Le plus souvent le simulateur non criminel ne feint pas une forme d'aliénation avec délire persistant, sa ruse est plus facile à découvrir, il se borne plutôt à commettre des actions qui passent dans le public pour être des stigmates de folie : tentative de suicide ou extravagance quelconque. Il réussit généralement et son but, souvent ridicule, une fois atteint, il ne persiste pas dans une situation gênante.

En face d'une position qui l'embarrasse, ou pour obtenir ce qu'il convoite, il commet quelque acte dangereux qu'il accompagne d'une mise en scène plus ou moins soignée selon ses moyens ; à cela se borne généralement sa simulation.

La singularité du but et du moyen peuvent déjà faire penser que ce n'est pas là l'œuvre d'un individu normal.

Les exemples que nous allons montrer permettent d'apprécier la valeur de cette classe de simulateurs.

Leurs antécédents, leur milieu, les circonstances dans lesquelles ils agissent, toute leur manière de faire enfin dénotent une dégénérescence assez marquée.

Nous ne ferons que rappeler les tentatives de suicide des hystériques ou des enfants vicieux et qui sont pour eux un puissant moyen d'obtenir ce qu'ils désirent. Les observations en sont nombreuses, ce serait trop nous étendre que d'appuyer sur ce point du reste bien connu.

Nous ne parlerons pas non plus des simulateurs aliénés proprement dits, certes les exemples ne sont pas rares, la simulation est commune dans les asiles de la part d'indi-

vidus manifestement aliénés, et chez lesquels elle n'est en somme que surajoutée à titre de simple épiphénomène. Nous nous occuperons seulement des cas de simulation présentés par des individus passant pour normaux au dehors, et que leur simulation seule a conduits dans des maisons de santé.

OBSERVATION I

Lucie-Rose R..., 22 ans. (Extrait du rapport de 1896, de M. Paris.)

« Adressée à nous après une simulation de folie et de tentative
« de suicide. Arrêtée causant du scandale sur la voie publique,
« elle fut mise en observation dans un hospice où elle se pendit,
« mais en ayant soin de tenir d'une main la partie du lien appli-
« quée sur le cou, supercherie que ne remarqua pas la surveil-
« lante qui vint couper la corde et qu'appelait le bruit fait par la
« pendue. Dès le lendemain de son entrée à Maréville, cette femme
« nous faisait l'aveu de sa simulation et nous constatons que nous
« n'étions qu'en présence d'une paresseuse qui voulait se faire hos-
« pitaliser et la meilleure preuve que nous étions dans le vrai,
« c'est que, mise en liberté avec quelques secours elle est allée
« jusqu'à Epinal et revenue peu de temps après vagabonder à
« à Nancy simulant de nouveau la folie pour se faire réintégrer à
« l'asile dont le régime lui plaisait. »

Le certificat médical accompagnant la malade la déclarait atteinte de lypémanie, avec tendances au suicide. A l'hospice qui la recueillit tout d'abord, elle ne cessait de geindre et d'appeler la mort, et fit sa pseudo-tentative de suicide dans un escalier très fréquenté. Cette tentative simulée faillit lui coûter cher ; ne pouvant se détacher elle-même elle fut vite fatiguée de tenir la corde et, quand on coupa les liens qui la retenaient, elle était menacée de syncope.

A son entrée à l'asile, la malade change absolument d'aspect.

Lorsqu'on l'interroge sur les circonstances mêmes de sa tentative de suicide, elle en parle en riant, disant qu'elle ne recommencerait plus et qu'elle l'avait faite pour attirer l'attention sur elle, de façon à être placée quelque part.

Fille d'un alcoolique brutal, et d'une mère morte de maladie inconnue, jeune encore, R.... est malformée physiquement. Grande, très maigre, face osseuse asymétrique, lèvres lippues, saillantes, avec prognathisme, crâne étroit, oreilles grandes, carrées, mal ourlées. Mauvaise tenue, sale et décoiffée constamment. Boite très fortement : pied-bot varus équin et luxation congénitale de la hanche.

Dénuée de toute instruction, elle n'a jamais travaillé, passant son temps à vagabonder et mendier. A l'asile même, elle ne cherche pas à se rendre utile.

A l'interrogatoire, on ne note plus qu'une mobilité extrême des idées, liée à de la débilité mentale.

On la déclare non aliénée, en indiquant qu'en raison de son passé et de ses infirmités physiques sa place serait dans un dépôt de mendicité.

Etrangère au département, elle est rendue à la liberté complète, mais avec un secours assez important.

Deux mois après, elle rentre après avoir fait du tapage dans les rues, insultant les passants, et frappant ceux qui la maintenaient, elle continue à simuler un certain temps à l'asile où elle fait un séjour d'un mois. Sort de nouveau dans les mêmes conditions et avec les mêmes réserves qu'autrefois, relatives à son passé et à ses infirmités.

Elle n'a pas reparu.

OBSERVATION II

Jeanne B..., 36 ans.*

Entre avec un certificat dont voici des extraits :

« B... est atteinte de lypémanie avec idées de suicide ; elle pa-

« raissait absolument étrangère à tout ce qui se passait autour
« d'elle, elle gardait un mutisme absolu, refusait de prendre aucune
« nourriture et était tout à fait gâteuse. D'ailleurs son regard ter-
« rifié, hagard, ses traits convulsés, les cris qu'elle poussait sem-
« blèrent indiquer qu'elle avait quelques hallucinations visuelles
« pénibles. Puis tout à coup elle s'est mise à parler disant qu'elle
« ne se souvient pas de ce qui s'est passé les jours derniers, mais
« manifestant nettement l'intention d'en finir avec la vie et rappe-
« lant avec détails les tentatives de suicide auxquelles elle s'est
« déjà livrée (Ouverture de veines, pendaison). »

La malade arrive étroitement camisolée et les personnes qui l'ac-
compagnent recommandent la plus étroite surveillance.

Elle ne peut donner aucun renseignement sur sa famille.

Elle est venue d'Italie à Toulouse, à 23 ans, comme bonne, puis
elle vint habiter Nancy où elle fut fille publique pendant huit
ans.

Elle essaya de se brûler avec une bougie, désolée d'avoir été quit-
tée par un ami, mais quand elle sentit le contact du feu elle arrêta
vivement sa tentative.

Comme elle ne payait pas sa propriétaire, celle-ci la mit à la porte;
elle raconte alors que, ne sachant rien faire, se voyant menacée de
misère, elle craignait d'être réduite à la mendicité et de ne pouvoir
pas rentrer dans son pays; c'est pour sortir de cette situation
qu'elle fit ses tentatives de suicide.

On constate simplement un fond de débilité mentale accru par la
misère et les privations.

Le certificat de quinzaine conclut au non-placement dans un
asile d'aliénés « mais c'est une fille qui ne sait rien faire, qui n'a
« jamais travaillé, dont l'intelligence n'est pas assez forte pour ne
« pas ressentir quelque ébranlement d'un régime irrégulier, des
« conséquences de la misère, il est donc à craindre que cette mal-
« heureuse menacée de se trouver bientôt sans ressources, ne se
« livre de nouveau à quelque acte fâcheux. »

Elle fut mise en liberté, et à quelque temps de là, arrêtée de nou-
veau dans un autre département, dans des circonstances analogues,
à celles qui amenèrent la première arrestation. Placée dans un

asile d'aliénés, où elle fut de même considérée comme responsable de ses actes, elle ne tarda pas à être remise en liberté. Nous l'avons aperçue récemment en liberté, se livrant mollement à la prostitution, incapable en raison des habitudes d'oisiveté résultant d'un long passé de débauche de pouvoir autrement subvenir à ses besoins.

OBSERVATION III

Pierre P..., âgé de 24 ans.

Aucun renseignement sur les antécédents héréditaires. D'une intelligence débile P... n'a jamais travaillé ; bien que fils de parents assez fortunés, il n'a jamais pu apprendre grand'chose, malgré les efforts de sa famille ; c'est à peine s'il sait lire et écrire.

Entré au régiment depuis deux ans et demi, il n'a jamais pu obtenir un grade ni un insigne quelconque. Son éducation militaire n'est guère plus avancée qu'à son entrée. Par moments il refuse d'obéir à ses supérieurs, aussi est-il constamment puni. C'est la risée de toute sa compagnie, tous ses camarades lui font des farces dont il ne se doute pas ; il rit naïvement, sans s'apercevoir qu'on se moque de lui.

Quand il a de l'argent, il est à la merci de ses camarades qui le grisent, l'emmènent dans des maisons de prostitution, qu'il quitte ayant dépensé tout ce qu'il avait en une seule sortie. Aussi, malgré la position de sa famille, il est toujours sans le sou et passe son temps à tourmenter les autres soldats pour avoir du tabac. Il s'ennuie beaucoup et s'effraie du temps supplémentaire qu'il aura à passer à la caserne en compensation des nombreux jours de prison dont il a été frappé.

Brusquement, un matin, pendant un exercice de service en campagne, P... dépose son sac et son fusil et refuse d'aller plus loin. Le lieutenant le prie de reprendre ses armes, il refuse « parce que c'est impossible, dit-il, il y a des trous devant moi et j'ai du feu plein la tête ».

Reconduit à la caserne, il dit qu'il va s'arracher les yeux parce qu'il voit trouble, et qu'il n'en a plus besoin, il a dans la tête une bougie qui les remplacera et il verra bien mieux. Il demande une hache pour s'ouvrir le crâne et enlever le feu qui le consume. Il reste enfin sans bouger, de peur de tomber dans des trous qu'on a creusés autour de lui, profère des menaces de mort contre son père qu'il rend responsable de son entrée au régiment.

A l'infirmerie, il est calme le soir même, ne cause plus et pleure continuellement.

On parle devant lui de l'envoyer en observation dans un asile, bien que sa simulation soit grossière et ait été découverte. Le lendemain il est redevenu absolument normal.

Sorti de l'infirmerie on ne lui confie plus aucun service actif, et il passe aide-cuisinier. Depuis ce moment il ne s'est plus livré à aucune extravagance et a terminé paisiblement son séjour sous les drapeaux.

OBSERVATION IV

V... Honorine, 18 ans, fille d'un père alcoolique.

D'une intelligence rudimentaire, elle n'a jamais pu apprendre à lire ni à écrire. Elle a toujours vagabondé et ne s'est jamais livré à aucun travail régulier. Elle a essayé de travailler soit à la campagne soit dans diverses industries, mais ces essais n'ont jamais duré que quelques jours.

Au cours de ses pérégrinations V... devient mère, à 17 ans. Sa misère n'en fait qu'augmenter. Elle entre alors dans un hospice où elle est mise en observation, puis est transférée à Maréville. Son placement avait été nécessité par des crises d'épilepsie survenues dans les rues, et suivies d'une grande agitation au cours de laquelle elle brisait tout, se roulait par terre et poussait des cris effrayants.

V... est d'une petite taille et présente de nombreux signes physiques de dégénérescence. Ses dents sont mal implantées, le palais

est profond, ogival. Front petit, fuyant, crâne étroit, diamètre antéro-postérieur très court, face asymétrique, prognathisme. Oreilles mal ourlées.

Sens moral rudimentaire, idées puériles de satisfaction personnelle. Elle est quelque temps sans avoir aucune crise, puis un beau jour se met à tomber au moment de la visite. Depuis ce moment, elle ne manquait pas de tomber tous les jours et à ce moment seulement. Puis elle recommença de temps en temps soit pour attirer l'attention sur elle, soit pour obtenir quelque chose ou se faire dispenser de quelque ouvrage. Elle finit par avouer que son épilepsie était entièrement simulée, et qu'elle avait fait cela pour se faire placer, car elle ne pouvait plus subvenir à ses besoins. Elle simule même des crises quand on le lui demande, et continue encore longtemps quand elle veut détourner l'attention d'une surveillante ou simplement pour se faire remarquer. Actuellement, elle désire sa sortie et n'est plus tombée depuis un an.

Malgré cette simulation reconnue elle reste à l'asile. Son état voisin de l'imbécillité, et ses mauvais instincts, justifient largement son placement. Elle est souvent grossière, ordurière même, porte des accusations mensongères contre toutes les personnes qui l'entourent, cherche des querelles continuelles et n'a aucun sens moral.

OBSERVATION V

B... Marie-Virginie, 32 ans.

Sa mère, bizarre, très impressionnable, dit-elle, est morte d'une maladie de nerfs, son père était buveur et violent.

Elle a toujours été d'un caractère bizarre, complètement instable, tantôt gaie, tantôt triste. Très malheureuse chez ses parents qui la battaient fréquemment. elle essaya divers métiers mais ne se complut dans aucun. Elle eut vers l'âge de 16 ans des crises hystériques franches avec sensation de boule et d'étouffement ; elle fit aussi à ce moment de nombreuses fugues autant par incons-

ciencie, que dans le désir de se soustraire aux brutalités de ses parents. A la suite de tous ces troubles elle fut placée quelques mois à l'hospice de N..., puis son état s'étant amélioré elle sortit.

Elle rentra dans son village, n'ayant personne pour s'occuper d'elle, et ne pouvant s'occuper à aucun travail sérieux. Pour attirer l'attention sur elle, elle ne trouva rien de mieux que de préparer une pseudo-tentative de suicide. Elle se jeta dans un puits peu profond, mais après avoir prévenu plusieurs personnes et dans un endroit très fréquenté. Elle en fut retirée mais elle avait atteint son but car elle fut envoyée dans un asile.

B... est assez bien constituée et ne présente que quelques légers signes physiques de dégénérescence : palais ogival et oreilles mal ourlées. On note en même temps une hypertrophie du lobe droit du corps thyroïde.

Au point de vue psychique cette fille présente un grand fond de débilité mentale.

Elle répond facilement aux questions mais ses réponses sont puériles, ses sentiments affectifs et son sens moral presque nuls.

Elle est satisfaite d'elle-même et raconte volontiers son faux-attentat, elle avoue aussi que dans ses crises de nerfs une grande part doit être faite à la simulation.

Depuis qu'elle est à l'asile, elle est tantôt calme et facile à diriger, tantôt violente et pleine de mauvais vouloir. Elle manifeste un certain penchant pour le vol, et cause pour cela de nombreuses discussions avec ses voisines. En raison de ce penchant et de son incapacité à travailler, elle est maintenue. C'est en somme une semi-imbécile, kleptomane.

OBSERVATION VI

R... Henry, 21 ans. Depuis son arrivée au régiment, R... avait une conduite anormale, il fut à ce titre mis en observation à l'hôpital militaire, trois mois après son incorporation. Là, il parut accuser des hallucinations de la vue et de l'ouïe, se levait pendant la nuit, s'armait de tout ce qui lui tombait sous la main et chargeait contre

des individus imaginaires ; de jour, il était calme, marionnettait des prières et accrochait des médailles après sa capote. Il est alors interné à Maréville. Un de ses cousins est aliéné ; quant à lui, ses antécédents personnels sont inconnus. On ne relève pas d'alcoolisme.

Il est bien constitué, vigoureux, mais il est porteur d'un ensemble de stigmates physiques de dégénérescence et présente une diminution de la sensibilité cutanée. Il répond difficilement aux questions qui semblent l'embarrasser, mais s'étend avec complaisance sur les hallucinations auxquelles il serait en proie et contre lesquelles, dit-il, il était obligé de se défendre.

Son sens moral est très faible, ses sentiments affectifs à peine développés.

Immédiatement après son entrée, il est très calme, s'occupe volontiers, et cause d'une façon raisonnable avec son entourage, sans que rien pût révéler son état hallucinatoire antérieur. A quinze jours d'intervalle, il change d'attitude, tient des propos incohérents, gesticule et cherche à tromper sur sa situation actuelle. Ce moment passé, il reparaît normal, son fond de débilité mentale subsistant seul.

Plus tard il est transféré, ne présentant rien d'autre qu'un développement rudimentaire de ses facultés.

Nous ajouterons à ces observations un fait dont nous avons été témoin de la part d'une malade que l'on pouvait considérer comme guérie.

OBSERVATION VIII

C'est une femme entrée en 1896 à Maréville, transférée d'un asile du Nord. Ses antécédents personnels et héréditaires sont lourdement chargés ; elle avait eu six ans auparavant une atteinte d'aliénation mentale, une de ses sœurs est morte dans un asile.

D'un caractère excentrique, il semble qu'elle ait eu des manifes-

tations hystériques dans sa jeunesse ; elle s'est mariée mais n'a pas tardé à se séparer de son mari ; depuis ce moment, elle a voyagé dans toute la France et en dernier lieu s'est trouvée loin de son pays natal, ayant des démêlés avec un sous-préfet et de nombreux curés. Elle présentait à son entrée des idées de persécution très systématisées et de l'excitation maniaque.

Cet état s'était amélioré très lentement, elle était devenue calme, ne s'agitait plus, travaillant très régulièrement. Comme elle demandait fréquemment sa sortie, et que sa situation était très améliorée, on lui fit savoir qu'elle pourrait être transférée dans un hospice ordinaire, en attendant sa mise en liberté probable. Elle fut d'abord enchantée, puis, avec la mobilité des dégénérés, elle fut aussi vite prise de peur, et redouta le moment de sa sortie. Contrairement à ses habitudes antérieures, elle se mit alors à quitter tout travail, se promenant dans la cour, la tenue mal soignée, dansant et chantant ; elle se livrait à cette comédie presque exclusivement au moment des visites médicales, disant qu'elle n'allait pas bien et qu'elle se sentait impropre à toute occupation. Cet état dura tant qu'elle craignit sa sortie, puis quand elle jugea que le moment était passé, elle redevint tranquille ; elle est actuellement relativement raisonnable, mais en raison de son caractère irritable, de son impressionnabilité spéciale, de l'insuffisance de son travail, elle est incapable de vivre en liberté. Elle s'en rend compte elle-même, ainsi que l'attestent ses derniers troubles simulés.

Encore une observation qui montre bien toute l'importance de l'étude complète des antécédents des simulateurs, qui montre aussi comment le simulateur peut encore être victime de sa simulation, qui peut le conduire réellement à la folie, comme la simulation de tentatives de suicide peut aboutir quelquefois à un suicide réel et involontaire.

Cet exemple montre en outre, comment l'association d'une névrose (l'hystérie dans le cas particulier) de dégénérescence mentale inférieure, et de simulation, peut

entraîner à l'erreur, en noyant, en quelque sorte, les troubles simulés dans les troubles réels.

OBSERVATION VIII

Folie des femmes enceintes, des nouvelles accouchées et des nourrices

A. PARIS.

N... était inculpée d'enlèvement d'enfant; elle avait emporté dans une localité voisine de la sienne, et abandonné dans une auberge, un enfant qu'elle a déclaré sien. Arrêtée, elle fut soumise à l'examen d'un médecin qui constata qu'elle n'avait pas eu d'enfants et qui la déclara atteinte de « manie aiguë ». Un second médecin porta le diagnostic « manie aiguë avec lésion organique probable de l'écorce cérébrale »; il signalait notamment un état particulier de déviation et de rétraction de la langue qui ne lui permet pas, disait-il, d'articuler aucune parole; de plus, elle a, ajouta-t-il, une paralysie à peu près complète du bras droit. »

Comme nous le verrons plus loin, les antécédents avaient été négligés et ils pouvaient cependant fournir d'utiles indications, de même que les troubles physiques un peu trop superficiellement envisagés.

A première vue, nous avons trouvé en cette femme une hystérique; nous avons, du reste, délivré le certificat de vingt-quatre heures suivant : « Est atteinte d'hystérie avec troubles intellectuels qui ne.... Les signes d'hystérie qu'elle présente sont absolument classiques : paralysie apparente du bras droit et des muscles de la langue (qui est déviée à droite), avec contractures qui rendent très difficiles les mouvements que l'on tente d'imprimer à la langue, qui nous obligent à déployer une assez grande force pour fléchir l'avant-bras sur le bras, la main sur l'avant-bras. Anesthésie cutanée (côté droit). Battements de paupières. Yeux relevés en haut et cachés sous les paupières lorsque la malade est couchée. Grimaces et contorsions puériles. De temps en temps espèce de

hoquet hystérique, rires ou pleurs non motivés, etc... Puérilité des idées et des actes. Instabilité mentale caractéristique. »

Nous disons en présence de cette femme et de façon à ce qu'elle entende : « Elle va prendre une douche qui lui permettra de remuer son bras paralysé et, demain, après une seconde douche, elle pourra s'occuper et s'en servir comme autrefois » ; effectivement, notre suggestion réussit et, dès le lendemain, N... commençait à s'occuper, elle tricotait.

Le 10 août, elle nous parle distinctement, la langue peut être tirée, avec quelque hésitation encore, mais elle est droite.

Le 14 novembre 1896, N... qui va beaucoup mieux, qui a conscience de sa situation, mais qui, instinctive héréditaire, cultive assez volontiers le mensonge et fait souvent encore preuve d'absence de sens moral, nous dit qu'ayant abandonné son domicile, poussée par une force spéciale à errer dans la campagne, elle accouchait sur une route fin mars 1896 et abandonnait son enfant dans un fossé ; elle le laissait ainsi dans la crainte de faire connaître sa situation à ses parents, car elle était depuis longtemps séparée de son mari. Elle se retournait de temps en temps en s'éloignant ajoute-t-elle, et elle vit un passant ramasser et emporter son enfant.

Nous apprendrons plus tard que cette histoire est fausse de tous points.

N..., toujours d'après ses dires, aurait ensuite erré de village en village, impulsivement poussée à chercher quelqu'enfant à voler ; elle réussit à en prendre un et fut arrêtée peu de temps après.

Des renseignements que nous avons recueillis, il résulte tout simplement que cette femme, depuis longtemps abandonnée par son mari, conçut un gros chagrin de cet abandon ; elle chercha divers moyens de ramener son époux à elle et, finalement, adopta celui-ci : simuler une grossesse, s'emparer d'un enfant au berceau, faire croire à un accouchement ; peut-être la naissance d'un enfant ferait-elle rentrer le mari au domicile conjugal.

Des paquets de chiffons aidant, elle réalisa son projet ; elle pleurerait à chaque instant, quittait le domicile de ses parents pendant la nuit pour errer dans le village ou dans la campagne.

A ce jeu, elle se fatigua, marchant beaucoup, s'alimentant irrégulièrement, toujours tracassée, et les troubles hystériques, les signes de dégénérescence qui l'ont amenée à l'asile, ne tardèrent pas à paraître, simple exaltation d'une tare qui, jusque là, était restée relativement peu manifeste, au moins pour ses parents.

En somme, des causes physiques et morales déterminèrent l'exaltation d'une prédisposition (dégénérée hystérique); cette femme a présenté un ensemble de signes analogues à ceux que nous voyons caractériser certaines folies puerpérales; elle n'avait cependant pas été grosse, ainsi qu'un examen l'a révélé.

On pourrait ajouter à ces faits toute la série des simulations de grossesse, de suicide, de viols, qui font partie du dossier des hystériques. Nous ne croyons pas que parmi les cas de ce genre, que l'on trouve dans les annales judiciaires, aucun puisse être attribué à un individu normal.

L'histoire des simulateurs non criminels est à peu près la même pour tous. Ce sont pour le plus grand nombre des héréditaires à un degré quelconque, des enfants d'alcooliques ou de névrosés. Ils sont dégénérés physiquement tantôt beaucoup comme dans les observations I et IV, tantôt moins, mais ils sont surtout dégénérés, tous au point de vue mental. Ce sont des débiles, quelques-uns seulement savent lire et écrire, aucun ne possède d'instruction même médiocre. Leurs conceptions sont peu élevées, leurs réponses puériles, quant à leur sens moral, à leurs sentiments affectifs, ils sont des plus rudimentaires, ce qui a déjà donné à quelques-uns d'entre eux l'occasion de faire un séjour dans les asiles. Leurs antécédents personnels montrent qu'instables, paresseux, excentriques, ils n'ont jamais pu s'arrêter à une profession régulière, qu'ils sont souvent ambulomanes ou vagabonds professionnels.

Le milieu dans lequel ils ont vécu n'a pu qu'influer sur des esprits déjà si peu résistants, ils n'ont trouvé personne pour les diriger ou enrayer leurs mauvais penchants. Ils sont effrayés par des charges que tout le monde accepte. Qui ne préférerait la lutte, même pénible, pour gagner sa vie à l'existence dans un asile, à la perte de sa liberté ? C'est un bien misérable expédient, et il faut en avoir peu à sa disposition pour y recourir.

Il importe, lorsqu'on se trouve en face de simulateurs non criminels connus, ou d'individus ayant commis des actes suspects ou délictueux quelconques difficiles à expliquer, ou semblant se rattacher à de la simulation, de faire une étude attentive de tout ce qui s'y rapporte.

Cette étude est la plupart du temps négligée par l'entourage et même par le médecin qui peut ainsi sans le vouloir se faire le complice du trompeur. Elle permettra seule de faire connaître la conduite à suivre à l'égard du simulateur.

Bien des fois, le certificat médical a été rédigé hâtivement, l'observation a été insuffisante et a entraîné l'erreur.

On devra s'enquérir soigneusement des antécédents héréditaires et personnels du sujet, de sa moralité. Sa vie entière sera fouillée autant que possible, ses aptitudes, son niveau intellectuel habituel seront appréciés.

On recherchera parmi les moindres incidents de sa vie, s'il est des actes qui puissent se rapprocher de celui que l'on a à juger ou qui peuvent l'expliquer.

Généralement, la simulation elle-même est, dans ces cas, facile à découvrir. Le soupçon naît de l'existence d'un motif pour la simulation ; les deux se tiennent étroitement

et le plus souvent il se trouve quelque circonstance immédiate qui a poussé l'individu.

Du reste, on trouve presque toujours dans les actes simulés attribués faussement à l'aliénation, une préparation ou une préméditation qui met sur la voie.

On trouve une mise en scène quelconque : le fait se sera passé devant de nombreux témoins, s'il s'agit d'un suicide, par exemple, l'endroit aura été choisi, bien en vue, bien fréquenté. la tentative sera faite de façon à appeler l'attention ostensiblement.

Le simulateur, une fois interné, donne tôt ou tard sa note intellectuelle en parlant avec forfanterie de l'émotion qu'il a causée, du succès de sa supercherie, etc.

II. — Simulateurs criminels.

Ce sont les plus connus, tous les travaux sur la simulation de la folie, les ont visés plus particulièrement. Actuellement, ils semblent être assez rares et, en ces dernières années, il n'en a été observé qu'un très petit nombre de cas.

C'est sur eux surtout que porte la discussion. Bien que tout semble faire rentrer la simulation de la folie dans le domaine de la dégénérescence, et qu'il ne paraisse guère probable qu'un individu normal puisse se livrer à cette simulation, nous pensons cependant qu'il ne faut pas être absolu.

A côté de l'immense majorité des simulateurs dégénérés notoires, il se peut qu'il y ait des simulateurs abso-

lument responsables, sans antécédents pathologiques, certains auteurs en ont rencontré ; ce sont toutefois de beaucoup les moins nombreux. Il est évident que de part et d'autre les observateurs ont été exacts, rigoureux, et que dans un sens comme dans l'autre, leurs conclusions n'ont été que l'expression de ce qu'ils avaient rencontré. Mais le petit nombre de faits prouvant certainement qu'un simulateur peut être sain d'esprit, indique que cette opinion doit être une opinion d'exception.

Nous rappellerons seulement ce que nous avons dit, sur la simulation de la folie en général ; ce que nous avons exposé pour les simulateurs non criminels, peut s'appliquer en grande partie aux simulateurs criminels.

L'étude de leurs antécédents personnels ou héréditaires serait des plus instructives. Nous l'avions tentée sur tous les cas que nous avons pu réunir, mais la plupart du temps les renseignements étaient par trop insuffisants pour que les résultats que nous aurions pu en tirer puissent avoir une réelle valeur scientifique. Néanmoins de cette étude portant sur un assez grand nombre d'individus nous avons retiré quelques éléments que nous allons exposer.

On trouve chez eux souvent une prédisposition héréditaire mais pas d'une façon absolue. Ce sont certainement les antécédents personnels qui sont les plus chargés. Les intelligences débiles y sont moins nombreuses que chez les simulateurs non criminels, cependant un certain nombre ne savent ni lire ni écrire ; mais, à côté de ceux-ci, on rencontre des individus à l'esprit très cultivé bien que superficiels et instables. Leur vie a été bizarre, tourmentée, ils ont voyagé en exerçant successivement divers métiers, la plupart du temps ils n'ont pas de profession définie ; sur

tous les cas que nous avons examinés, on trouve à peine quelques inculpés ayant exercé une profession unique dont ils ne se sont pas départis. Les autres n'en ont pas eu ou sont passés par tous les métiers, sans qu'il y ait aucun rapport entre celui qu'ils quittaient et celui qu'ils allaient entreprendre, les intervalles entre deux changements d'état étaient passés dans le vagabondage, ou des promenades sans but défini. Est-il besoin pour citer un exemple connu, de rappeler Vacher : domestique, puis frère mariste, sous-officier et enfin vagabond pendant quatre ans.

Dans un autre cas, un homme de 44 ans avait changé huit fois de métier, ouvrier maçon d'abord, puis tour à tour, ouvrier mégissier, terrassier, tisserand, huilier, marchand, puis fabricant d'allumettes, drapier et manœuvre. Dans un cas plus récent, un individu de 27 ans avait été ramoneur, ouvrier constructeur, graisseur à bord des paquebots, puis couvreur, le tout entremêlé de nombreux stages, tant dans les prisons que dans les asiles.

En même temps qu'ils changeaient de profession ils changeaient de domicile, dans le dernier cas que nous venons de citer, le théâtre des exploits s'était étendu de Dijon à Nîmes, Montpellier et Alger, puis de Dijon à Alger et Paris.

D'une moralité assez contestable, ils ont subi de nombreuses condamnations, les récidivistes y sont nombreux, et surtout les grands récidivistes ; ceux qui simulent à l'occasion d'un premier délit sont presque l'exception.

Ces escroqueries n'avaient pas toujours un but immédiat ; il s'agissait d'entreprises bizarres, de mines lointaines à exploiter, de colonies en Amérique.

Les condamnations pour vagabondage sont les plus fré-

quentes, puis les condamnations pour vol, escroqueries, abus de confiance.

Cherchant à vivre comme ils peuvent, tous les moyens leur semblent bons, *la pénalité n'a aucun effet sur eux*, ils accumulent les peines, mais ne changent rien à leurs habitudes.

Parfois ils ont déjà été internés dans des asiles ; à la suite de causes diverses, d'excès alcooliques surtout, ils ont montré suffisamment leur peu d'aptitude à se gouverner, se sont livrés à quelque extravagance, ils ne tardent pas à se remettre, et sortent assez rapidement.

Il est vrai aussi qu'ils ont pu simuler sans que leur ruse ait été reconnue, on trouve chez eux, en effet, avec une certaine fréquence, des simulations antérieures, mais la part à faire à la vérité est assez difficile à établir, on ne sait jamais jusqu'à quel point les troubles accusés par un dégénéré rusé et expert, sont feints ou véritables.

L'alcoolisme est très commun dans ces terrains préparés, la morphinomanie même a été rencontrée.

Faibles congénitalement ils ont eu rarement un bon milieu pour les diriger, beaucoup n'ont pas eu de famille ; placés de bonne heure dans des ateliers, où on ne cherchait qu'à les exploiter, ils n'ont pas ressenti les effets bienfaisants d'une bonne éducation. Ils ont fréquenté bientôt des milieux déplorables et se sont empressés de suivre les mauvais exemples qu'ils rencontraient, leur faible résistance native ne leur permettait pas la lutte. Aussi sont-ils condamnés de bonne heure, à seize ou dix-huit ans ; quelques-uns sont envoyés dans des maisons de correction, où ils trouvent de nouveaux exemples de ruse et mauvaise cor-

duite, et dont ils sortent peu propres au travail, et résignés déjà à subir d'autres condamnations.

Leurs mauvais instincts se sont accrus. Leur vie est souvent déréglée, les femmes prostituées, filles mères et ivrognes.

Les perversions sexuelles, les attentats à la pudeur, les viols, se rencontrent dans leurs antécédents.

Parfois aussi on trouve une ou plusieurs simulations antérieures, soit d'aliénation, soit de toute autre affection. Cefait dénoterait une disposition spéciale, la simulation étant d'une rareté exceptionnelle chez toute la masse des criminels.

Leur faible niveau intellectuel se montre dans leur simulation elle-même, leurs réponses, leurs hallucinations, sont parfois d'une telle niaiserie, leurs contradictions tellement évidentes, qu'on se demande comment ils ont pu croire à la bonne réussite de leurs ruses, avec de tels procédés.

Quelques-uns cependant simulent parfaitement bien et donnent le plus grand mal à l'expert ; ils appartiennent presque à la classe des dégénérés supérieurs ; leur niveau intellectuel, plus élevé, leur permet de ne pas verser dans une exagération ridicule.

La façon dont les simulateurs criminels ont accompli leurs crimes, montre bien que ce ne sont pas des criminels vulgaires. S'il s'agit d'assassins, leur mobile est rarement l'intérêt ou la vengeance ; on trouve dans leurs attentats des particularités. On y rencontre des meurtriers sadiques ; certains ont trouvé des jouissances extraordinaires à dépecer leurs victimes, à mutiler les organes génitaux des femmes, à violer les cadavres ; d'autres se sont acharnés après avoir donné la mort et ont broyé le crâne de celui qu'ils

ont tué. Le criminel par intérêt ne s'attarde pas à de tels détails. Si les simulateurs ont commis des attentats à la pudeur ou des viols, ils font preuve, dans la façon dont ils exécutent leurs crimes, de perversion et d'inversion sexuelle.

Une preuve, jusqu'à ce jour non invoquée, à notre connaissance du moins, que la plupart des simulateurs ont réellement de la dégénérescence, c'est que presque tous les simulateurs inculpés d'assassinat, n'ont tué que des êtres relativement chétifs, qu'ils pouvaient attaquer facilement, sans s'exposer à une résistance bien dangereuse. Ils agissent ainsi comme les dégénérés non douteux, réellement irresponsables qui, habituellement lorsqu'ils deviennent criminels, n'ont pour victimes que des êtres plutôt débiles. Les meurtriers d'hommes adultes sont proportionnellement en nombre infinitésimal dans la statistique des assassins simulateurs, comme dans celle des criminels plus manifestement dégénérés, dégénérés relativement bien inférieurs. Il nous semble qu'on trouve là un point commun entre les simulateurs et les dégénérés irresponsables.

Une classe de simulateurs est fournie aussi par de véritables aliénés en liberté, maniaques chroniques, persécutés ou impulsifs, criminels par suite d'un trouble délirant quelconque, et qui, l'attentat commis, se croyant poursuivis, simulent pour échapper à la justice, parce qu'ils méconnaissent leur délire et qu'ils ne savent pas qu'ils pourraient échapper à la peine en raison des circonstances du fait. C'est le cas du malade de Lombroso (1), criminel par suite d'hallucinations de l'ouïe et simulant la manie

(1) *Archivi italiano* (1867).

après son crime. Tel était aussi le parricide du docteur Hospital (1), mélancolique impulsif, simulant la démence.

Voilà quels sont les résultats auxquels on arrive, en examinant les dossiers des simulateurs criminels. Répondent-ils tous en tout ou en partie à ce signalement, y en a-t-il qui ne soient pas des prédisposés, qui aient reçu une éducation convenable, chez lesquels enfin, on ne puisse trouver aucune influence ? Nous en avons trouvé certainement quelques-uns dans les trente cas environ que nous avons étudiés, mais il faut dire que dans ces cas nous n'avons pas pu avoir tous les renseignements suffisants pour être affirmatif dans un sens quelconque, et qu'ils étaient en minorité. Nous admettons cependant que l'on peut rencontrer des simulateurs normaux, nous en avons pour garant l'opinion d'auteurs sérieux.

Voici un résumé des principales observations que nous avons étudiées. Nous ne les avons pas choisies ; c'est un groupe d'ensemble ; elles sont assez incomplètes, bien que nous ayons résumé toutes les particularités intéressantes qui s'y trouvent. Les rapporteurs gardaient sans doute les autres renseignements pour les réponses orales.

OBSERVATION IX (COMBES.)

Ann. méd. psych., 1866.

Homme condamné pour vol à deux reprises ; a déjà simulé une fois la folie.

Simule une seconde fois. Il n'a jamais travaillé et son niveau

(1) *Ann. méd. psych.* (1878).

intellectuel est peu élevé mais il n'a pas d'antécédents pathologiques.

Condamné sans circonstances atténuantes.

OBSERVATION X (BILLOD.)

Ann. méd. psych.

Homme condamné cinq fois pour vol et quatre fois enfermé dans des asiles (peut-être a-t-il simulé). Alcoolique, il a déjà présenté des troubles délirants en dehors de ceux qui l'ont fait interner. Paresseux, violent, il n'a jamais travaillé.

OBSERVATION XI (TARDIEU.)

Etude médico-légale sur la folie.

Un homme tue sa femme à coups de hache et la dissimule quatre mois sous des matelas.

Il fait une tentative de suicide puis simule la folie.

Cet homme passait pour « bizarre, original, fantasque, toqué » ; alcoolique habituel, il a déjà fait une tentative d'assassinat et a dû être sequestré à Bicêtre.

Condamné sans circonstances atténuantes.

OBSERVATION XII (BILLOD.)

Ann. méd. psych., 1869.

B... commet un crime puis deux tentatives de suicide.

Depuis une fièvre typhoïde 15 ans avant le crime, B... a tou-

jours eu, de notoriété publique, un cerveau faible, malade, et n'a pas par moments de raisonnement suivi, c'est un peu plus qu'un imbécile.

Il simule grossièrement la manie.

OBSERVATION XIII

Ann. méd. psych., 1868. — LOMBROSO, *Archivo italiano*, 1867.

Sous l'influence d'idées de persécution qui lui faisaient voir une cruelle ennemie dans une voisine, un individu l'assassina et alla se dénoncer peu après. On le crut d'abord fou à cause des idées de persécution sans fondement qu'il émettait, puis on crut qu'il simulait son délire à cause de son apparition subite. Craignant d'être condamné, il change de caractère et se met à faire des actes extravagants ; interrogé à ce sujet, il avoue qu'il cherchait à se faire enfermer dans un manicôme au lieu de passer aux assises. Quant à ses hallucinations et idées de persécution, il en était convaincu et soutenait qu'elles étaient vraies. Il était venu se dénoncer afin qu'on l'enfermât et le débarrassât de ses ennemis imaginaires. Il fut jugé, reconnu fou et cessa de simuler la manie.

OBSERVATION XIV

Ann. méd. psych., 1869.

F..., inculpé de parricide.

Mère sujette à des troubles intellectuels. A toujours « présenté quelques particularités ».

Pas de circonstances atténuantes accordées.

OBSERVATION XV

Ann. méd. psych., 1864.

D..., inculpé de faux et d'escroquerie.

Fils d'un père excentrique et alcoolique. Lui-même a toujours été bizarre, se couvrant de costumes extraordinaires et changeant la désinance de son nom. Instable, intelligence peu développée. A recouru plusieurs fois à des suicides simulés pour obtenir ce qu'il désirait.

Déclaré pleinement responsable.

OBSERVATION XVI

Ann. méd. psych., 1873.

Notaire inculpé de faux et abus de confiance.

Intelligence assez développée mais instabilité habituelle. C'est un dégénéré excentrique, fantasque, passant pour tel dès son enfance.

Circonstances atténuantes accordées.

OBSERVATION XVII

Ann. méd. psych., 1875.

Femme de 38 ans, condamnée cinq fois pour vagabondage et mendicité. Ivrogne et prostituée. Etrangle son nouveau-né après lui avoir donné de l'eau-de-vie.

Mauvais instincts et perversion habituelle.

Déclarée pleinement responsable.

OBSERVATION XVIII (SIZARET.)

Ann. méd. psych., 1876.

Homme de 29 ans, inculpé d'incendie volontaire.

Convulsions dans le jeune âge, alcoolique invétéré, était pensionnaire dans un hospice à cause de son incapacité de gagner sa vie; tente d'incendier cet hospice et simule en même temps un suicide.

OBSERVATION XIX (D^r LAGARDELLE.)

Ann. méd. psych., 1877.

Antécédents héréditaires normaux. Vie nomade accidentée, proménée à travers tous les pays en changeant de profession continuellement.

Laissé à lui-même dès son enfance, passe sa jeunesse dans une maison de correction. Cinq condamnations pour vol. Alcoolisme. Intelligence débile, instruction presque nulle. Simule après avoir commis un double assassinat sur des femmes.

Il n'a pas été admis de circonstances atténuantes.

OBSERVATION XX (MARANDON DE MONTYEL.)

Ann. méd. psych., 1877.

Homme de 30 ans, inculpé de faux.

Deux condamnations antérieures. Pas de tare héréditaire. Dégénérescence mentale reconnue. N'a jamais exercé aucune profession.

OBSERVATION XXI (D^r HOSPITAL.)

Ann. méd. psych., 1878.

Père aliéné. Grand-père ivrogne et violent. L'inculpé est lui-même un mélancolique impulsif qui tue son grand-père et après simule la démence.

Ordonnance de non-lieu.

OBSERVATION XXII (Rapport de MM. BLÉ et CULLERRE.)

Ann. méd. psych., 1885.

Homme inculpé de sodomie et de nombreux attentats à la pudeur sur des enfants.

« Il appartient à la classe des dégénérés et en présente les caractères. »

Hérédité chargée, préoccupations hypocondriaques constantes, exhibitionniste habituel. Dégénérescence physique très accusée. Il a perdu sa famille de bonne heure et n'a eu aucune éducation. Acquitté.

OBSERVATION XXIII (D^r CULLERRE.)

Ann. méd. psych., 1886.

Homme dégénéré physiquement et moralement. Pas d'hérédité. Fièvre typhoïde grave dans l'enfance.

Intelligent et instruit mais original, débauché, pas d'antécédents criminels. Commet un vol considérable.

Acquitté en raison de son état mental.

OBSERVATION XXIV (LEGRAND DU SAULLE.)

Annales d'hygiène, 1881.

Garçon de 15 ans, ayant assassiné un autre enfant.

Fils d'une hystérique. Grand-père maternel aliéné.

Grand lecteur de journaux, il a voulu imiter Menesclou, il éventre sa victime puis lui coupe la gorge.

Il paraît être sain d'esprit mais son sens moral est affaibli.

Simule la folie impulsive.

Condamné avec de larges circonstances atténuantes.

OBSERVATION XXV (BONNET et DELACROIX. Rapport 1882.)

Thèse Sizaret.

G... inculpé de parricide.

Il compte plusieurs aliénés dans sa famille. Quant à lui il semble n'avoir jamais présenté de troubles cérébraux.

Simule un délire de persécution après avoir tué puis pendu sa mère.

Condamné avec circonstances atténuantes.

OBSERVATION XXVI

Ann. méd. psych., 1883.

Femme inculpée d'assassinat.

Elle a toujours été un pilier d'hôpital, n'a jamais travaillé.

Crises hystériques probablement simulées.

Elle fait abus de la morphine. On reconnaît chez elle une activité cérébrale exagérée et de l'instabilité dans les idées.

Circonstances atténuantes.

OBSERVATION XXVII (Rapport du D^r LANGLOIS)

B... n'a pas d'ascendants aliénés, mais une de ses nièces est séquestrée dans un asile.

Très intelligent, il entre de bonne heure à l'école normale primaire, où il passe pour un détraqué cynique et laisse une réputation d'onaniste. Après, il se fait prêtre, quelque temps après son ordination, il est soigné dans un asile où on porte le diagnostic de mélancolie chez un dégénéré, il y reste quatre mois. Dès sa sortie, cherche après les enfants qu'il emmène chez lui et tente de violer. Enfermé de nouveau dans un asile où il reste peu de temps. Sa famille le reprend, et là, il commet coup sur coup quatre attentats à la pudeur.

Il n'a jamais été muni d'une paroisse, et a commis ses actes criminels avec une perversité inouïe. Arrêté, il simule adroitement un délire polymorphe.

Déclaré pleinement responsable.

OBSERVATION XXVIII (Rapport du D^r LANGLOIS)

D..., a un frère à Maréville, quant à lui il a toujours été « une mauvaise tête », a déserté pendant la durée de son service militaire ; il a fait trois séjours dans les asiles avec le diagnostic de dégénérescence mentale.

Il n'a jamais travaillé et a toujours cherché à s'insurger contre la police. Violent, irascible, il a de nombreuses condamnations pour voies de fait.

Déclaré responsable sans atténuation.

OBSERVATION XXIX (Rapport du D^r GIRAUD)

Thèse CHARUEL.

Femme incendiaire, inintelligente, impulsive.

N'a jamais reçu aucune éducation. A toujours simulé des troubles de toute sorte, maladie, grossesse, etc.

Après ses crimes elle simule la démence, elle est acquittée en raison de son état impulsif et continue de simuler, de temps en temps, à l'asile où elle était séquestrée.

OBSERVATION XXX

Thèse SIZARET.

Femme accusée de vols et d'avortement.

A eu, pendant la guerre de 1870, des troubles intellectuels en voyant brûler sa maison ; tentative de suicide à ce moment.

Mauvaise conduite habituelle, récidiviste de vols.

Pas de circonstances atténuantes accordées.

OBSERVATION XXXI (LANGLOIS)

Folie simulée et aliénés dits criminels.

F..., inculpé d'assassinat, il a broyé le crâne de sa victime avec une canne de fer.

Un oncle maternel s'est coupé la gorge, une sœur est atteinte d'imbécillité. L'inculpé est alcoolique, irascible, violent, très peu instruit.

Il a déjà fait une tentative d'assassinat. On a constaté chez lui, un an auparavant, des troubles absinthiques, ce qui a occasionné une première expertise. Il passe cependant pour un bon ouvrier et n'a jamais eu qu'une profession. Sa simulation est grossière et maladroite.

OBSERVATION XXXII (LANGLOIS)

Folie simulée et aliénés dits criminels.

G..., inculpé d'escroqueries.

Enfant naturel, laissé à lui-même dès son enfance. Aucun renseignement sur l'hérédité. Il n'a jamais travaillé que comme souteneur et camelot. Quatre condamnations antérieures pour vol.

OBSERVATION XXXIII (LANGLOIS)

Folie simulée et aliénés dits criminels.

D..., inculpé de viols.

Il a été frappé déjà de nombreuses condamnations pour viols et attentats à la pudeur. N'a jamais travaillé, a toujours mené une vie errante.

Assez intelligent, mais rusé et vicieux, penchants érotiques, instincts pervers.

Famille inconnue ; il a été orphelin, abandonné à lui-même de bonne heure. Surdi-mutité probablement simulée.

OBSERVATION XXXIV (LANGLOIS)

Folie simulée et aliénés dits criminels.

J..., tentative d'assassinat,

Cinq condamnations antérieures pour vols, douze pour rupture de ban.

Caractère bizarre, craignant continuellement la police secrète et se croyant poursuivi. Grand alcoolique.

OBSERVATION XXXV (LANGLOIS)

Folie simulée et aliénés dits criminels.

Hof, menaces de mort et insultes aux agents.

Hof est un beau type de dégénéré. Strabisme convergent, convulsions à l'âge de 4 ans. Intelligent, mémoire excellente, sentiments affectifs nuls. Part en Amérique à 13 ans pour y faire fortune.

Trop paresseux, il revient au pays et veut repartir pour les Indes, constituer une entreprise prodigieuse. L'argent lui manquant et ses parents l'ayant chassé, il cherche tous les moyens pour appeler l'attention de sa famille sur lui. Se dénonce comme espion allemand, puis écrit à son père en le menaçant de mort s'il ne lui fournit de l'argent. Fatigué d'attendre, il simule une tentative de meurtre dans une rue, pendant la nuit, puis se croyant découvert, simule la folie.

OBSERVATION XXXVI (LANGLOIS)

Folie simulée et aliénés dits criminels.

S..., vol avec effraction.

Fils de parents plusieurs fois condamnés pour vols, coups et blessures. Lui-même est un voleur de profession, dressé à ce métier par ses parents.

Crâne volumineux, visage glabre, strabisme, démarche balancée, facies imbécile, instruction presque nulle.

OBSERVATION XXXVII

Archives d'anthropologie criminelle, 1898.

Vacher, antécédents héréditaires normaux, pas de maladie dans l'enfance. Laisse, étant enfant, le souvenir d'un garçon sournois, brutal, méchant et sanguinaire. Essaie de se placer comme domestique, mais ne peut rester nulle part.

A dix-huit ans, entre comme postulant chez les Maristes, puis en sort pour s'être livré à des tentatives de sodomie sur ses camarades. Tentative sur un enfant, peu après. Pendant son service militaire, il inspire la peur autour de lui et laisse la réputation d'un fou. Il est mis en convalescence après avoir menacé ses camarades et tenté de se suicider : il essaie alors de tuer une jeune fille puis se tire des coups de revolver dans la tête. Entre à ce sujet dans un asile, il est réformé, puis s'évade, repris, il est séquestré de nouveau et sort guéri.

Vagabonde constamment, en trois ans tue onze personnes. Ses crimes n'ont jamais pour but le vol, sauf une fois, ils sont tous accomplis suivant un mode uniforme : strangulation et égorgement combinés, dénudation du cadavre et mutilations sadiques de toutes sortes : arrachement des seins et des organes génitaux, lacération des membres, éviscération et parfois violation.

Simule la folie après son arrestation, se disant envoyé de Dieu, instrument inconscient de la Providence.

OBSERVATION XXVIII (CULLERRE)

Archives d'anthropologie criminelle, 1899.

A. Y..., aucun renseignement sur les antécédents héréditaires. A eu dans son enfance une fièvre typhoïde grave. Education assez soignée, quitte ses parents à 14 ans et mène une vie incorrecte et

vagabonde. A 19 ans, première condamnation pour escroqueries. Depuis, onze autres condamnations pour vols, escroqueries, émission de fausse monnaie. Depuis sa seconde condamnation il a été chaque fois enfermé dans un asile d'où il sortait quelques mois après.

Il est probable que chaque fois il a simulé, car la suite de troubles divers qu'il a accusés ne ressemble à aucune forme de folie, de plus, sa simulation a déjà été reconnue.

On constate chez lui une réelle déséquilibration mentale, un esprit bizarre, défiant, orgueilleux, des tendances mystiques réelles, une profonde dépravation morale; il est porteur de signes physiques de dégénérescence et n'a jamais exercé d'autre profession que celle de trompeur, profession qu'il a pratiquée dans toute la France.

OBSERVATION XXXIX (S. GARNIER)

Archives de neurologie, 1900.

C..., fils d'un père âgé de 62 ans et d'une mère âgée de 46 ans. Orphelin à dix ans, placé chez des propriétaires qui le regardent comme un enfant colère, rétif, inconstant, doué d'une intelligence médiocre. Exerce ensuite quatre professions différentes et se promène partout sans se fixer nulle part. Se fait d'abord enfermer dans une maison de correction, jusqu'à vingt ans, pour « apprendre un métier ». Est condamné neuf fois pour vol et escroqueries.

B... présente du strabisme et une voûte palatine en ogive, il a déjà simulé une première fois l'épilepsie et a fait un stage de deux ans dans un asile.

Intelligence assez développée, instruction rudimentaire. Cherche constamment à tromper, idées instables, jugements puérils, caractère irritable, sens moral nul.

Il simule quelque temps, puis avoue sa simulation, il est condamné et après sa sortie se fait arrêter quatre fois en trois ans.

CHAPITRE V

Considérations médico-légales.

Que doit-on faire en face d'un individu que l'on soupçonne de simuler la folie ? C'est ce que nous allons essayer d'indiquer, en nous efforçant de poser les principes, qui doivent présider à l'étude des simulateurs.

D'abord reconnaître la simulation.

Tâche souvent ardue et difficile et présentant sur toutes les autres matières de la médecine peut-être des difficultés de l'ordre le plus délicat.

« En présence de viscères suspects, dit M. Cullerre, à
« propos d'une expertise récente, le chimiste a ses réac-
« tifs ; l'aliéniste, en présence d'un cas douteux de trouble
« mental, n'en possède aucun, et la folie simulée peut res-
« sembler si bien à la folie réelle, que l'expert même com-
« pétent, peut s'y tromper, n'ayant à sa disposition pour
« résoudre le problème, à lui posé, que sa sagacité, sa pru-
« dence et ses connaissances cliniques. »

Cette question a été traitée dans des ouvrages spéciaux, nous ne nous en occuperons pas.

Cette première question résolue, reste à apprécier la responsabilité des simulateurs.

C'est une tâche non moins laborieuse que la justice et l'intérêt social imposent fréquemment au médecin, c'est lui qui est amené à indiquer la solution à prendre. Il doit, dans la mesure du possible, respecter la liberté de l'individu, mais aussi les intérêts de la société.

Chaque fois que cette question de responsabilité se pose, elle exige une enquête longue et difficile. Dans le cas particulier le travail sera toujours des plus minutieux ; nous avons vu ce qu'étaient les simulateurs : antécédents personnels et héréditaires chargés, vie compliquée proménée dans tous les pays ; c'est presque toujours une longue odyssee à débrouiller, une série de faits à rechercher et à expliquer.

Rien ne devra être négligé pour éclairer les recherches, il faudra se munir de tous les documents qu'il sera possible de recueillir, et il serait à désirer que des mesures judiciaires plus efficaces fussent prises pour faciliter et rendre plus conforme à la vérité le rapport de l'expert.

Cette étude doit reposer d'abord sur l'examen direct, souvent très fécond c'est vrai, mais nécessairement incomplet.

L'examen physique de l'inculpé, un interrogatoire serré permettant de se rendre compte de ses capacités intellectuelles, tout cela est important, mais c'est loin d'être assez.

On devra attacher la plus grande importance à l'étude des antécédents, ce mot étant pris dans son sens le plus étendu.

Pour les antécédents héréditaires, cette étude est mal-

heureusement incomplète dans la plupart des cas. Une enquête dans ce sens est difficile et les témoins n'apprennent pas grand'chose, car le public, même éclairé, ne se rend pas bien compte de la valeur de certaine tare.

Qu'on se rejette alors sur les antécédents personnels. Il faudrait que rien de la vie antérieure ne fût ignoré, que les prédispositions, les tendances, les antécédents pathologiques fussent parfaitement connus. L'expert devrait pouvoir suivre pas à pas celui qu'il a à examiner dans les diverses étapes de son existence, connaître ses accès de trouble mental antérieurs s'il en a eu, les faits délictueux ou criminels qui ont pu lui être imputés.

On devra s'enquérir soigneusement du milieu, de l'éducation, des fréquentations, de tout enfin de ce que l'on peut penser avoir influé sur l'individu.

Si c'est un simulateur criminel, opposer à l'état originel les circonstances dans lesquelles ont été accomplis les actes incriminés.

Etudier la façon dont il a commis son crime, elle révélera parfois des particularités attestant des tendances instinctives.

Comme ce sont pour la plupart des récidivistes, chercher avec patience si l'on ne trouve rien pour expliquer ces récidives, les rapprocher de la simulation actuelle, essayer d'en éclairer le mystère et de trouver le lien qui unit ces faits hors nature.

Il faut s'attacher à bien connaître son sujet, non seulement dans le présent, mais surtout dans le passé, relever par exemple toutes les variations de caractère, et rechercher si l'intelligence, si la sensibilité ne trahissent pas, de temps en temps, plus ou moins périodiquement, quelques

troubles pouvant par eux-mêmes accuser une tare que ne signaleraient pas les commémoratifs établis le plus souvent par une simple enquête de gendarmerie.

Cette étude une fois faite, quelles sont les conclusions à prendre. Soit d'abord le cas d'un simulateur non criminel. Nous avons vu qu'ils étaient tous des dégénérés à des titres divers, et même souvent des dégénérés d'ordre inférieur.

Mais tous les dégénérés, même parmi les inférieurs, ne sont pas des aliénés, s'il fallait interner tous ceux dont une débilité mentale originelle ou acquise a affaibli le jugement il faudrait décupler le nombre des asiles.

Il faudra donc faire un choix parmi eux ; après les avoir mûrement observés, on prendra une décision.

Les uns seront rendus à la liberté qu'ils avaient cherché à perdre. On les laissera à eux-mêmes avec une certaine part de responsabilité, en les recommandant au dehors et en leur cherchant un appui si on le peut. Ce sera ceux chez lesquels on aura constaté un sens moral suffisant et assez de jugement pour qu'ils puissent se guider dans le cours de leur vie, sans trop céder à leurs instincts ou aux influences mauvaises qu'ils pourraient rencontrer. Ce sont ceux qui, pour la plupart du temps, ont simulé, dans le but manifeste d'exploiter l'assistance ou la crédulité publique, ou de se soustraire à une charge sociale dans un but égoïste bien calculé.

On aura pu se rendre compte dans ces cas par l'examen de leur vie écoulée, qu'ils ont déjà été capables de faire face à la lutte pour la vie et de réagir normalement contre les circonstances extérieures, c'est le cas de la femme R... de notre observation I, et B... de notre observation II.

Sans doute on s'exposera à des récidives de simulation, s'il s'en produit il sera encore temps de procéder à un nouvel examen et de voir ce que l'on pourra faire.

Un autre groupe sera maintenu et sequestré pour divers motifs. On y comprendra les dégénérés privés de sens moral, à intelligence trop inférieure pour qu'ils puissent subvenir à leurs besoins, ou se rendre compte de la valeur de leurs actes, les débiles susceptibles d'être eux-mêmes victimes de leur simulation, dangereux pour eux-mêmes, qui en voulant simuler se livrent à des tentatives dont ils ignorent la gravité, et qui pourraient payer de leur vie leurs essais malheureux. Telle B..., observation III. On ne rendra pas non plus à la liberté ceux qui sont dangereux pour les autres, chez lesquels on a remarqué des tendances impulsives, les instinctifs purs susceptibles d'exploiter plus tard leur expérience de la simulation au détriment de la société, de s'appuyer sur le succès de leurs supercheries pour commettre des actes répréhensibles. Arguant de la folie, ils pourraient devenir criminels et se livrer commodément au vol ou à tout autre crime. Ceux-là sont particulièrement dangereux et on doit se féliciter quand la simulation a permis de les connaître et de les empêcher de nuire.

Il est important de prendre une bonne décision : il est inutile de charger l'assistance publique déjà si grevée. De plus, il est coupable de laisser à l'abri d'une charge qui pèse sur tous, un individu qui est capable de la supporter, ce serait un exemple des plus mauvais et frustrer toujours quelqu'un.

Simulateurs criminels. — Une première catégorie sera à séquestrer. Ce sont les aliénés que l'on y rencontre fréquemment, ceux qui n'ont simulé que lorsqu'ils se sont

rendu compte de la gravité de l'acte incriminé, qui n'avaient pas conscience de cette gravité, des conséquences de leur acte au moment où ils l'ont commis : les impulsifs qui frappent sans être conscients, qui n'ont pas participé à l'intention criminelle et se voient accusés d'un fait qu'ils regrettent souvent. Tels sont aussi les aliénés victimes d'une idée délirante quelconque ou d'une hallucination qui ne simulent qu'à la pensée du châtiment dont ils sont menacés, qui ne savent pas qu'ils pourraient échapper à la peine : le persécuté en but à des tracasseries que dans son délire il attribue à telle personne ; il supporte longtemps tout, puis son état s'aggravant tous les jours, poussé à bout, il commet le meurtre, il sait qu'il sera poursuivi si on le découvre et traîné devant les tribunaux. Aussi la crainte de la justice le pousse d'abord à se cacher ; quelquefois au contraire il est sûr de son droit de légitime défense et il va se constituer prisonnier. Mais une fois emprisonné, il a peur, s'il passe aux assises, il faudra qu'il donne des explications, qu'il fournisse des preuves, il se rappelle que personne ne le croit, si les juges allaient en faire autant, il cherche alors à se tirer d'affaire comme il peut et quoi qu'il lui en coûte, il se fera passer pour fou. Il estime qu'on le supposera aliéné au moment où il a été criminel, on l'enfermera dans un asile où il continuera à jouer son rôle quelque temps, petit à petit il deviendra plus raisonnable, il paraîtra avoir recouvré sa raison et il sortira.

Il y a des cas très nets et pour lesquels l'expert n'aura pas la moindre hésitation, pour d'autres certains scrupules pourront naître et on pourra être embarrassé sur la conduite à tenir. Il faut se rappeler alors que certains simulateurs à moitié aliénés sont très dangereux, qu'en les déclara-

rant responsables en partie ils seront condamnés à une peine à temps et qu'ils seront donc rendus un jour ou l'autre à la liberté, ils pourront alors recommencer leurs exploits et s'élever davantage dans l'échelle criminelle. Soigner dans ces cas tout particulièrement l'étude des antécédents pour éviter des méprises qui pourraient être funestes. Il vaut mieux, si l'on a des doutes, faire interner un individu qu'on croit dangereux et criminel incurable que de le laisser condamner à une peine relativement limitée et au bout de laquelle il pourra continuer ses méfaits contre la société. On sait rarement ce que donnera un récidiviste, il peut se cantonner dans le vol une partie de sa vie et finir par l'assassinat. De terribles leçons ont déjà été données dans cet ordre d'idées.

Sans admettre d'une façon absolue le type criminel né, il est certain que des individus sont prédisposés originellement et, par suite des circonstances, à résister d'une façon moindre à leurs instincts.

Ce sont ceux-là qui ont fait dire à Holtzendorff que les systèmes de pénalité sont en faillite. Chez eux, la peine sera toujours sans action, loin de les amender, la prison fera naître en eux une haine plus violente contre la société, excitera la tare originelle et préparera la récidive.

L'inutilité de la peine comme moyen d'intimidation des gens prédisposés à mal faire est manifeste, et il semble que l'on doive, dans ces cas, appliquer en partie les principes de l'école positive moderne, mis en lumière par Lombroso et Ferri et qui peuvent se résumer ainsi « substitution à la « doctrine de la responsabilité morale, celle de la responsabilité sociale, substituer également à la conception de « la peine comme instrument d'expiation et d'amélioration

« individuelle une conception d'ordre social fondée sur le
« droit que possède la collectivité de se protéger et de se
« défendre contre tout élément de nature à menacer ses
« lois organiques, et par là son existence même ».

Il nous semble que cette notion, bien que connue et admise par tous les aliénistes, n'est pas suffisamment appliquée par certains d'entre eux, dont la valeur n'est pas à discuter. Dans une affaire récente, un médecin bien connu a laissé retourner à la liberté, après sa condamnation, un simulateur dont le dossier antérieur était très chargé. Taré par son hérédité, doué dès son enfance des plus mauvaises dispositions, aucune éducation, milieux déplorables, dossier judiciaire bondé de condamnations (9 en 12 ans), tendances criminelles constatées, tel était l'individu à examiner. Le savant expert constate qu'il a été frappé de l'instabilité des idées de l'inculpé, de la puérilité de certains de ses jugements, de l'instabilité manifeste de son caractère, de la vanité de sa nature, et surtout de la portée antisociale de ses actes depuis qu'il avait cessé d'être enfant assisté; il reconnaît sa dégénérescence, et cependant il n'a pas hésité à le déclarer pleinement responsable d'un vol qu'il avait commis, lui trouvant assez de jugement pour se diriger au dehors. Cet homme a été condamné mais sa condamnation faite, il a recommencé immédiatement, récoltant quatre condamnations en trois ans. Il y a conflit évident entre cette solution et les idées en cours sur les criminels habituels, d'autant plus que, dans le cas particulier, l'inculpé avait déjà été interné dans un asile où il avait été reconnu aliéné. Le rapporteur disait à cela qu'il avait dû simuler pour entrer dans cet asile (l'inculpé avait en effet avoué une simulation antérieure) et que, en somme,

on ne lui avait pas trouvé de tendances très dangereuses et pas de penchants homicides. Mais que croire d'un individu qui cherche à tromper constamment ; de plus ses tendances étaient ce semble assez dangereuses ; il a été condamné deux fois pour exercice illégal de la médecine, il pouvait faire assez de mal par ce moyen, et son existence n'est pas terminée, il est impossible de dire qu'il ne tournera pas à l'assassinat, on a vu des récidivistes pour vol ou vagabondage, devenir assassins, pour la première fois, pendant leur relégation.

Tous les simulateurs n'ont pas des antécédents aussi chargés, leurs tendances peuvent être moins mauvaises, à ceux-là on laissera une certaine part de responsabilité quand on aura constaté que la dégénérescence n'est intervenue que pour fortifier la simulation, la faciliter, mais quand le passé et les actes incriminés attesteront suffisamment une certaine liberté morale et une conscience.

On se gardera de tomber dans des opinions absolues, soit qu'on veuille faire absoudre tous les simulateurs, soit qu'on veuille les regarder comme de vulgaires criminels à qui on laisserait toute la responsabilité de leurs actes.

L'observation seule guidera l'expert, on examinera les simulateurs sans parti pris mais avec de fortes présomptions. On se rappellera seulement quels sont les caractères habituels et l'état d'esprit des simulateurs. Ce sont en général des êtres relativement débiles par quelque point, d'une tenacité nerveuse et psychique souvent un peu inférieure à la normale.

Les poltronneries, les craintes exagérées des responsabilités, les prédominances d'intérêts égoïstes, la tendance au mensonge, la crédulité qui constituent en somme le fond

du caractère des simulateurs, les rendent comparables en quelque sorte aux enfants. Un tel état d'esprit n'appartient pas à l'individu adulte ni dégénéré ni arriéré, et dénote une constitution mentale moins vigoureuse.

Se rappeler aussi que l'hérédité peut se manifester sous forme de tendances au mal, que le milieu exerce la plus grande influence sur les prédisposés, que la débilité mentale entraîne une diminution de la valeur morale ; tous ces motifs diminuent la responsabilité. On doit donc faire bénéficier, de circonstances atténuantes, les simulateurs chez qui on trouve ces causes de moins valeur mentale.

N'est-il pas naturel que la société ait une part de responsabilité, soit elle-même condamnée lorsqu'elle n'a rien fait pour améliorer, par exemple, un enfant que le public appelle arriéré, vicieux, et qui ne fait que porter le poids d'une hérédité qu'on ne peut lui reprocher ; lorsqu'elle l'a laissé, comme cela arrive fréquemment, exposé à de fâcheuses influences de milieu, sans culture intellectuelle ou morale alors qu'il était possible de l'améliorer ainsi que l'on améliore les débiles, ou des arriérés dans les asiles eux-mêmes.

Dans ces conditions, il n'est que juste que la société, qui pourrait tenter quelque chose pour prévenir des faits délicieux ou un crime et qui n'a rien fait, soit en quelque sorte assimilée dans une certaine mesure à un complice, et contribue ainsi à diminuer un peu la responsabilité et la peine de l'inculpé direct, victime lui-même de l'indifférence première de ses semblables.

Agir ainsi, c'est se conformer à l'esprit de la loi. Sans doute cette responsabilité atténuée n'est pas prévue dans le texte du code et son nom ne s'y trouve nulle part. La loi

pénale se place, en effet, soit en face du type absolu de l'homme intelligent et libre pleinement responsable, soit en face du type absolu de l'homme privé de raison (1), totalement irresponsable. Elle ne parle pas de la zone neutre qui existe entre la santé et l'insanité et ne tient, verbalement, aucun compte du degré dans la décadence de la force mentale. Mais elle admet des circonstances qui diminuent la criminalité et auxquelles elle donne comme attribut d'être *illimitées* et *indéfinissables*, elle donne le droit aux jurés sans restriction aucune, d'admettre des circonstances atténuantes, circonstances qu'ils peuvent trouver dans toutes les causes qui affaiblissent soit la matérialité de l'action soit la culpabilité de l'agent. Elle permet ainsi au magistrat de faire dans la pratique une application intelligente de la loi.

Dire de quelqu'un que son sens moral est peu développé soit nativement, soit par l'influence du milieu, n'est-ce pas dire que sa culpabilité est moins grande, que partant il a droit à une peine moins forte. La tâche du médecin est plus ardue que celle du magistrat ; ce dernier possède à sa disposition une série de degrés dont l'application se fait suivant des règles fixes, sa réponse est dictée par les conclusions des jurés ; mais le médecin qui doit les éclairer ne peut s'appuyer que sur les résultats d'une observation longue et difficile ; et fixer des degrés n'est pas pour lui chose possible. Son devoir est de noter les moindres signes indiquant une diminution de la valeur mentale de l'inculpé et de sa culpabilité. C'est le droit légal de bénéficier des circonstances atténuantes et on ne doit en passer aucune

(1) GARRAUD.

sous silence. Qu'est-ce donc que ces circonstances atténuantes sinon la reconnaissance par la loi de la responsabilité atténuée. Elles sont déjà vieilles dans cette loi, admises à tout propos, par les avocats et les jurés, et appliquées tous les jours par les magistrats.

C'est une notion admise universellement.

« Non seulement, dit M. Falret (1), le philosophe et le
« médecin sont contraints, par l'observation de chaque jour,
« d'admettre des degrés divers de la responsabilité chez
« l'homme sain et chez l'homme malade ; mais le législa-
« teur, le moraliste et l'éducateur se servent de cette con-
« naissance pour diriger, élever ou punir différemment les
« enfants et les hommes, selon qu'ils reconnaissent en eux
« plus ou moins de force de volonté ou d'entraînement
« involontaire, et pour appliquer aux uns les mesures de la
« sévérité et aux autres celle de l'indulgence et même du
« pardon. »

Mais à côté des simulateurs dégénérés qui constituent la règle, il est possible d'en rencontrer de tout à fait normaux. On peut les regarder comme des simulateurs atypiques, en quelque sorte, car alors ils n'ont aucun caractère des simulateurs que l'on rencontre habituellement. On les trouve chez les criminels d'occasion, les criminels passionnels qui n'ont aucune tare et qui ont cédé à un moment d'entraînement. Honteux de leurs crimes et de la situation qu'ils se sont faite, soucieux de leur honneur ou du renom de leur famille, ils simulent pour éviter une tare sociale, plus que pour échapper à un châtement. On trouve là amour-propre

(1) FALRET. — *Responsabilité*. (*Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.)

et sentiments altruistes, que l'on chercherait en vain chez le dégénéré.

On comprend que, dans ces cas, ils puissent tomber dans la simulation pour se sauver eux et leur famille. Leurs antécédents, vierges de tout incident pathologique, l'éducation qu'ils ont reçue et qui les a défendus jusque-là, ne peuvent, pour le médecin, créer de circonstances atténuantes, et ils doivent être déclarés responsables.

C'est une hypothèse que nous faisons et qu'on a déjà vue se réaliser, mais très exceptionnellement.

La simulation de la folie qui, par son caractère et sa fréquence chez les êtres dégénérés, donne au criminel une ressemblance de plus avec l'aliéné, doit dans l'immense majorité des cas être regardée comme un événement pathologique et en avoir la valeur au point de vue médico-légal, elle ne doit jamais constituer une charge de plus pour l'inculpé.

Mais, encore une fois, chaque cas particulier doit être l'objet d'une étude spéciale, chaque cas doit apporter des indications spéciales.

Nous avons pensé qu'il était utile d'insister de nouveau sur l'importance de l'étude des antécédents et des signes de dégénérescence, et cela, d'autant plus qu'il ne semble pas en être tenu sérieusement compte dans un grand nombre de rapports médico-légaux, ou des observations de ces dernières années, sur lesquelles notre attention a été appelée par notre chef de service.

Malheureusement, notre travail a dû être fait un peu hâtivement, en raison des circonstances spéciales dans lesquelles nous nous trouvions.

CONCLUSIONS

En regard des folies simultanées homologues par dégénérescence il faut admettre des simulations simultanées homologues par dégénérescence.

Lorsqu'une étude complète des antécédents ancestraux et personnels du simulateur, de son éducation, de sa façon de réagir habituellement, selon les circonstances, en face de telle influence de milieu, etc... lorsqu'une telle étude approfondie est possible, elle met presque toujours en relief *un ensemble* de signes de dégénérescence qui, pris isolément, n'auraient qu'une faible valeur scientifique.

L'existence si fréquemment constatée de signes de dégénérescence, de tares originelles chez les simulateurs, la facilité avec laquelle simulent maints aliénés dans le cours même de leur maladie mentale maints individus, notoirement débiles ou imbeciles, impliqueraient *a priori* l'existence d'une prédisposition, d'une tare pathologique chez le simulateur.

Les cas de responsabilité pleine et entière chez les criminels simulateurs sont relativement rares, d'autant plus

rares que, pour tout le monde comme pour les magistrats français, lorsqu'il y a le moindre doute, ce doute doit être au bénéfice de l'inculpé.

A côté des dégénérés qui constituent la masse des simulateurs, on peut admettre qu'il existe des individus normaux, mais à titre exceptionnel.

Vu :

Le 9 février 1900.

LE PRÉSIDENT DE LA THESE,
DEMANGE.

VU PAR LE DOYEN

GROSS

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR,
A. GASQUET.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- BAILLARGER. — Passim. *Annales médico-psychologiques*.
— Passim. *Archives cliniques des maladies mentales et nerveuses*.
BALL. — *Leçons sur les maladies mentales*. Paris, 1881.
— *La médecine mentale à travers les siècles*. Paris, 1879.
— *Leçons sur le diagnostic de la folie*. *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, ann. 1879.
BERTIN. — *Des circonstances atténuantes*, Paris, 1859.
BOISSEAU. — *Des maladies simulées et des moyens de les reconnaître*, Paris, 1870.
BILLOD. — *Maladies mentales et nerveuses*, t. II, Paris, 1882.
BRIAND et CHANDÉ. — *Traité de médecine légale*.
CASPER. — *Traité de médecine légale*. Traduction de J. Germer-Baillière. Paris, 1862.
A. CORRE. — *Les criminels*, Paris, 1889.
A. CULLERRE. — *Les frontières de la folie*.
— *Archives d'anthropologie criminelle et de criminologie*.
CHARCOT. — *Archives de neurologie*. Passim.
CHARUEL. — *De la simulation de la folie chez les aliénés*. Paris, 1893.
DAGONET. — *Traité élémentaire et pratique des maladies mentales*.
— *Annales médico-psychologiques*. Passim. et ann. 1889.

- ESQUIROL. — *Des maladies mentales considérées sous les rapports hygiénique, médical et médico-légal*, Paris, 1838.
- FALRET. — *Des maladies mentales*, Paris, 1864.
- *Annales médico-psychologiques*. Passim.
- FODÉRÉ. — *Médecine légale*, t. II.
- GARRAUD. — *Droit criminel*, t. I et II.
- GRIESINGER. — *Traité des maladies mentales*. Traduit par Doumic. Paris, 1865.
- LASÈGUE. — *In Ann. Med. psychol. et In Archives de médecine*.
- LEGRAND DU SAULLE. — *La folie devant les tribunaux*, Paris, 1864.
- *Les hystériques*, Paris, 1883.
- *Traité de médecine légale*.
- LAURENT. — *Etude médico-légale sur la simulation de la folie*, Paris, 1866.
- LANGLOIS. — *Folie simulée et aliénés dits criminels*, Nancy.
- LOMBROSO. — *L'homme criminel*, Paris, 1887.
- *Ann. méd. psychol.*, 1866, t. VIII.
- LAURENT. — *Les habitués des prisons de Paris*, Paris, 1890.
- LUYS. — *Traité pratique et clinique des maladies mentales*.
- MAX SIMON. — *Crimes et délits dans la folie*.
- MARC. — *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, Paris, 1840.
- MARCÉ. — *Traité pratique des maladies mentales et applications médico-légales*, Paris, 1840.
- MAUDSLEY. — *Le crime et la folie*, Paris, 1880.
- *Les maladies de l'esprit*.
- MAGNAN ET LEGRAIN. — *Les dégénérés*.
- MOREL. — *Traité des maladies mentales*.
- *Dégénérescence*.
- PARIS. — *Folie des femmes enceintes, des nouvelles accouchées et des nourrices*, Paris, 1897.

PARANT. — *Raison dans la folie*, Paris, 1888.

PARIS. — *Folies concomitantes*, Thèse Nancy, 1894.

PELLMANN. — *Irrenfreund*, 1874.

RIANT. — *Les irresponsables devant la justice*, Paris, 1888.

SCHÜLE. — *Traité clinique des maladies mentales*.

SIZARET. — *Etude sur la simulation de la folie*, Thèse Nancy, 1888.

G. TOURDES. — *Art. Simulation in dictionnaire encyclopédique*.

TARDIEU. — *Etude medico-légale sur la folie*.

VOISIN. — *Lecons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*,
Paris, 1883.

— *De l'identité des causes du crime et de la folie*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	5
PLAN.....	8
CHAPITRE PREMIER. — Etat actuel de la question.....	9
CHAPITRE II. — Rapports de la simulation et de la dégéné- rescence.....	17
CHAPITRE III. — Simulation à deux.....	25
CHAPITRE IV. — Simulation individuelle.....	39
CHAPITRE V. — Considérations médico-légales.....	73
CONCLUSIONS.....	86
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.....	88

